

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris
tél : 01 42 17 11 11
site web : www.crif.org
email : infocrif@crif.org

Retrouvez
les numéros de la
collection des Études
du Crif au format PDF



Les Études du Crif N° 65 - Février 2023

COLLECTION

LES ÉTUDES DU *Crif*

N° 65
Fév. 2023

Complotisme : Comment lutter ? Comment éduquer ?

**ENTRETIENS AVEC**

Gérald Bronner,
Serge Barbet,
Laurent Cordonier

ARTICLES DE

Julien Cueille,
Rudy Reichstadt

Février 2023 - N° 65

Complotisme : Comment lutter ? Comment éduquer ?

Crif

**Les textes publiés dans la collection des Études du Crif
n'engagent pas la responsabilité du Crif.**

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

Sommaire

PAGE 3

Éditorial

PAGE 4

Grand entretien avec Gérald Bronner : « Expliquer et déconstruire la logique complotiste »

PAGE 18

Entretien avec Serge Barbet : « L'éducation aux médias à l'heure du complotisme »

PAGE 22

Article de Julien Cueille : « Le complotisme chez les adolescents »

PAGE 30

Entretien avec Laurent Cordonier : « Pour lutter contre le complotisme, il faut savoir mesurer le phénomène »

PAGE 37

Article de Rudy Reichstadt : « L'antisémitisme, au cœur du complotisme ? »

PAGE 45

Pistes bibliographiques

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Robert Ejnes

COMITÉ ÉDITORIAL

Yonathan Arfi, Stéphane Bou, Samuel Leenhardt,
Claire Cavaglione

COORDINATION ÉDITORIALE

Yoar Level et Marylou Rodella Hattab

CONCEPTION GRAPHIQUE

Agence 4Août

IMPRESSION

Imprimé en Europe

CRÉDIT PHOTO

Les photographies ont été proposées par les auteurs

Imprimé en janvier 2023



édito

Il y a quelques années, en avril 2017, la collection des Études du Crif publiait un texte, passionnant et toujours d'actualité, de Pierre-André Taguieff : « La vague complotiste contemporaine : un défi majeur ». L'historien des idées analysait le phénomène dans toute son étendue, historique, sociologique

et politique. Près de six ans plus tard, parce que « la vague » n'a cessé de déferler et d'inonder toujours davantage les piliers du débat public et démocratique, nous avons voulu y revenir. En sollicitant plusieurs intervenants – sociologues, philosophes et psychanalystes, observateurs et acteurs de terrain –, en insistant sur les enjeux d'éducation qu'elle soulève, et en nous interrogeant sur les moyens dont nous disposons pour endiguer le phénomène. La question est d'autant plus cruciale pour les Études du Crif que complotisme et antisémitisme ne cessent de se faire écho. Plus que cela : d'une part, l'antisémitisme paraît à bien des égards le modèle historique et paradigmatic du complotisme ; d'autre part, un certain nombre de théories du complot, comme irrésistiblement aimantées, semblent devoir s'emboîter dans les préjugés antisémites. Comment lutter contre le complotisme ? Au cœur d'une époque où la critique des institutions et la suspicion contre ceux qui les représentent se généralisent, où le doute – démarche critique nécessaire – peut prendre un tour pathologique et où l'évidence minimum à partager pour débattre sereinement semble disparaître, l'éducation à ce phénomène est prise dans une tension difficile. Faut-il se contenter de faire tomber la lumière de la raison sur des masses trop crédules ? Est-ce efficace ? Et d'où vient cette crédulité, qui est un symptôme de la crise que traversent nos démocraties libérales ? Comment ouvrir la possibilité d'une discussion raisonnable avec ceux que les théoriciens du complot peuvent facilement séduire ; en particulier les adolescents ?

ÉDITO

Yonathan Arfi

Président du Crif

GRAND ENTRETIEN AVEC GÉRALD BRONNER

Expliquer et déconstruire la logique complotiste

PROPOS RECUEILLIS PAR **ANTOINE MERCIER**



Comment renforcer la vigilance des citoyens tout en préservant la liberté d'expression, d'information et d'opinion ? Gérald Bronner est sociologue, spécialiste des croyances collectives. Dans cet entretien, il revient sur la part de son travail qui vise à expliquer et déconstruire la logique complotiste.

GÉRALD BRONNER

Gérald Bronner est professeur de sociologie à l'Université de Paris, membre de l'Académie des technologies et de l'Académie nationale de médecine. Il est notamment l'auteur de *La démocratie des crédules*, *d'Apocalypse cognitive* et des *Lumières à l'ère numérique* (PUF, 2013, 2021 et 2022). Ses travaux ont été couronnés de plusieurs prix dont le prix des Lumières, le prix Aujourd'hui ou le prestigieux *European Amalfi Prize For Sociology and Social Sciences*. Son dernier ouvrage paru est *Apocalypse cognitive* (PUF, 2021).

Ce mot de « complotisme » est récent. Il a fait son entrée au dictionnaire Larousse en 2017 avec la définition suivante : « Complotiste : se dit de quelqu'un qui récuse la version communément admise d'un événement et qui cherche à démontrer que celui-ci résulte d'un complot fomenté par une minorité active. » Est-ce que cette définition vous convient ?

GÉRALD BRONNER : Oui, même si le terme de minorité est un peu ambigu. Il est vrai que c'est toujours une minorité active qui est accusée de comploter, mais ce peut être aussi des gouvernements, ou une corporation mondiale par exemple, – des entités à propos desquelles le terme de minorité ne colle pas tout à fait. Ce qu'il faudrait par ailleurs ajouter à cette définition c'est que les intentions des complots sont systématiquement cachées et malveillantes. Ils utiliseraient des procédés, des « illusions sociales » en quelque sorte, pour nous tromper quant à la véritable nature de leurs intentions.

Il y a deux temps dans cette définition. Le premier consiste à « récuse[r] la version communément admise d'un événement » ; ce qui n'est pas forcément critiquable en soi. Le second vise à vouloir « démontrer que [cet événement] résulte en définitive d'un complot » fomenté par une minorité, par une élite, ou par un groupe. Ce qui pose problème, ce n'est pas tant la volonté de remettre en cause les idées reçues ou la version admise des événements que d'élaborer ensuite une théorie qui imagine un complot...

GÉRALD BRONNER : Oui, c'est cela. Le droit de douter est un droit absolument né-

cessaire. C'est même la pierre angulaire de la démocratie. La contestation, dans les démocraties libérales, existe constitutionnellement grâce à l'existence de contre-pouvoirs. C'est l'équilibre entre les pouvoirs qui nous protège, en tout cas jusqu'à aujourd'hui. Les démocraties sont des systèmes politiques dont l'horizon est de ménager au mieux les libertés individuelles et les satisfactions matérielles des citoyens. La contestation, y compris d'une version officielle des faits, est donc tout à fait légitime, à condition de ne pas douter n'importe comment ; c'est-à-dire de chercher à dévoiler systématiquement une intention secrète d'un groupe cohérent qui mènerait des actions coordonnées.

« Les modes de démonstration des complotistes les éloignent de ce qu'on appelle le doute méthodique. On a le droit de douter de tout, mais pas n'importe comment. Le droit au doute doit s'accompagner de devoirs. »

Dans vos travaux, vous avez mis l'accent sur la manière dont les complotistes argumentent pour tenter de prouver leurs thèses. Quels sont les signes qui permettent de reconnaître une argumentation de type complotiste ?

GÉRALD BRONNER : La méthode argumentative est le point essentiel. Sur le fond, le citoyen lambda n'est pas plus informé qu'un autre. Il n'est pas dans le secret des dieux ! Il ne sait pas ce qu'il y a derrière

l'histoire, si tel assassinat est bien le résultat des raisons officielles qu'on donne ou au contraire d'un complot secret, il ne sait pas non plus s'il faut y voir l'action de telle ou telle agence de renseignement, etc. Dans l'histoire, de tels complots se sont effectivement produits. Il ne s'agit donc pas d'évaluer la véracité d'un contenu critique, même si le narratif est obsessionnel, et donc douteux, en raison le plus souvent des incohérences internes. L'aspect le plus problématique concerne la façon dont les complotistes prétendent administrer la preuve de leurs affirmations ; mais leurs modes de démonstration les éloignent tout simplement de ce qu'on appelle le doute méthodique. J'ai souvent dit que le droit au doute doit s'accompagner de devoirs. Et les devoirs du doute, c'est tout simplement les devoirs méthodiques. On doute, oui, on a le droit de douter de tout, mais pas n'importe comment. Pas, par exemple, en faisant passer systématiquement des corrélations pour des causalités. Car, c'est souvent par ce biais que l'on trompe les esprits.

En quel sens ?

GÉRALD BRONNER : Pendant la pandémie, une personne habitant la Belgique a produit une vidéo, qui a été vue plus d'un million de fois, dans laquelle elle faisait le constat qu'il y avait une corrélation spatio-temporelle entre l'implantation des antennes 5G et l'apparition de la Covid-19, corrélation par ailleurs tout à fait avérée, mais dont on ne peut tirer aucun lien de causalité. En effet, il se trouve qu'on a toutes les chances de trouver des implantations d'antennes 5G dans les grands espaces urbains, dans les grandes villes prioritairement. On a également des chances de voir un virus circuler

beaucoup plus rapidement dans des endroits où il y a une grande compacité humaine, comme les grands centres urbains. Il existe donc bien un rapport entre les deux constats, mais il ne s'agit évidemment pas d'un lien de cause à effet. Ce monsieur se servait d'une intuition de notre cerveau – qui, lorsqu'il remarque des corrélations, imagine souvent des causalités – pour nous faire croire que les antennes 5G avaient une part de responsabilité dans la diffusion de ce virus. Ce qui est narrativement délirant d'après tous les biologistes qui ont été interrogés sur cette question. Et cependant, c'est bien cette corrélation qui a amené certains esprits à trouver la thèse vraisemblable. Voilà le genre d'administration de la preuve que nous devons tout simplement révoquer.

Pour poursuivre sur la question de l'argumentation complotiste, vous avez également mis en évidence l'effet que produit sur les esprits « disposés » l'accumulation d'anomalies supposées dans le déroulement des événements, que les complotistes traquent et rassemblent afin d'instiller un doute.

GÉRALD BRONNER : Oui, encore une fois, je ne juge pas. Quand je parle de crédulité, je ne parle jamais de bêtise. Je ne confonds pas la crédulité et la bêtise. Moi-même je suis crédule à propos de certains sujets et j'espère ne pas être complètement stupide pour autant. Simplement, la crédulité se fait ignorer en tant que croyance, elle se fait passer pour de la connaissance ou pour des intuitions justes. C'est ça la ruse de la croyance. Les théories du complot telles qu'elles se présentent dans l'espace contemporain, bénéficient des techno-

logies numériques qui mettent à notre disposition toutes sortes de données sur un événement, en particulier des photos et des vidéos. Pensons à ce qui s'est passé pendant les attentats de Charlie Hebdo. On n'a pas eu d'images de l'attentat en lui-même, mais des vidéos des instants qui ont suivi l'attentat : la fuite des frères Kouachi, le fait qu'ils ont abattu un policier, etc. Ceux qui ont l'imagination orientée vers le conspirationnisme vont alors chercher des anomalies, des détails qu'on n'explique pas a priori. Par exemple, le fait que François Hollande soit arrivé très tôt sur les lieux. On s'est alors mis à calculer le temps qu'il lui a fallu pour venir de l'Élysée. Avant de sous-entendre qu'il devait avoir été informé en amont. À partir de là, on a soupçonné les services secrets français, d'être, eux aussi, informés et donc, pour le moins, complices. La théorie du complot pouvait alors prendre corps.

Et d'autres arguments se sont accumulés à partir d'anomalies supposées...

GÉRALD BRONNER : Oui. Dès le premier jour de l'attentat, il y avait déjà 27 arguments en faveur de la théorie du complot. Quatre jours plus tard, il y en avait plus de 100. Cette accumulation a produit un double effet. D'une part, les esprits disposés à croire ou éventuellement disponibles à entendre vont se dire qu'« il n'y a pas de fumée sans feu ». Cette théorie a donné une impression de vraisemblance, de solidité argumentative. La façon d'administrer la preuve se fonde sur la déduction, parfois sur l'induction, quelquefois même sur l'abduction, mais là, il s'agit d'une quatrième façon d'administrer la preuve, tout à fait originale, en accumulant un certain

nombre d'arguments. Ainsi, on fait ployer l'adversaire intellectuel sous la masse des questionnements auxquels il ne lui sera pas possible de répondre, faute de temps pour enquêter et pour démentir. Il faut en effet beaucoup plus de temps pour défaire une ânerie que pour en produire une. C'est ainsi que, dans les jours qui suivent un événement grave, l'on assiste à un embouteillage de crédulité. J'ai pu mesurer que les journalistes n'ont finalement débusqué ou démystifié qu'un tiers des arguments, alors qu'ils se sont tous attelés à la tâche. Le deuxième effet de ces millefeuilles argumentatifs est donc de créer une intimidation intellectuelle. Sur les réseaux sociaux, si vous voulez contredire les conspirationnistes, il vous faudra consacrer autant de temps à démontrer leurs lubies que celui qu'ils ont mis à les élaborer, ce que la plupart d'entre nous n'avons pas envie de faire, parce que nous n'avons simplement pas que cela à faire.

Pour une personne indécise, la thèse conspirationniste sera la plus convaincante, parce qu'elle semblera étayée par de nombreux arguments...

GÉRALD BRONNER : En effet, et pourtant, la plupart des gens qui participent à ce jeu conspirationniste en recherchant des anomalies n'ont pas forcément de théorie. Ils disent juste : « Tiens, les rétrospectiveurs des frères Kouachi n'avaient pas la même couleur sur les deux photos. C'est bizarre ! ». Ce n'est que dans un second temps que l'on cherchera à inclure ces anomalies dans une théorie : « S'ils n'ont pas la même couleur sur les photos, c'est qu'il ne s'agit pas de la même voiture. Et, si ce n'est pas la même voiture, c'est qu'ils ont pu changer de voi-

ture. Et comment ont-ils pu le faire alors qu'ils étaient cernés par la police ? Cela prouve qu'ils ont bénéficié d'une aide extérieure... ». Or l'explication du phénomène est simple : les rétroviseurs étaient simplement chromés et donnaient l'impression de changer de couleur en fonction de la luminosité du ciel. Quand ils étaient dans une rue sombre, on aurait dit qu'ils étaient noirs, puis, quand ils étaient éclairés par le soleil, on aurait dit qu'ils étaient blancs. Il y a toujours une explication pour rendre raison des anomalies relevées, mais elle n'est pas forcément immédiatement disponible. La personne séduite par les thèses conspirationnistes n'est pas un être irrationnel sauf que, la plupart du temps, elle met en œuvre une forme de rationalité subjective. Sa pensée fonctionne presque automatiquement, sans le recul nécessaire à son autonomie. Mon travail consiste précisément à essayer de reconstruire l'univers mental de ces individus qui se sont fait happer par un système argumentatif redoutablement convaincant si on n'a pas l'antidote.

Et puis, une fois la théorie installée, vient la question « à qui profite le crime ? ».

GÉRALD BRONNER : Thierry Meyssan, le conspirationniste du 11 septembre, avait écrit un texte qui demandait : « à qui profite le crime ? », avant de répondre : « certainement pas aux musulmans ». Effectivement, les attentats n'étaient pas très favorables aux communautés musulmanes, car, par une assimilation d'ailleurs coupable, certains ont pu porter l'accusation sur tous les croyants musulmans, pourtant majoritairement pacifiques. Donc, selon cette thèse, il n'était pas logique que des musulmans soient les responsables. Et par

conséquent, il fallait bien conclure que ces attentats étaient en réalité fomentés par des puissances comme la CIA, et, dans ces cas-là, évidemment, le Mossad n'est jamais très loin.

Le Mossad qui représente dans leur imaginaire l'ensemble des Juifs...

GÉRALD BRONNER : Parmi les boucs émissaires, on retrouve très fréquemment la notion d'« élite », le plus souvent décrite comme mondialisée. Et derrière, ce sont généralement les Juifs qui sont visés, en raison de la croyance selon laquelle ils ont des accointances avec les élites du monde entier.

« Un corps extérieur, que vous ne percevez d'abord pas, vient se loger dans votre propre corps pour vous empoisonner. Une fois cette strate imaginaire fixée, elle devient une matrice dans laquelle on peut puiser sans cesse. Les thèmes antisémites reviennent ainsi dans le discours pour conduire à voir les Juifs à l'œuvre derrière tout événement angoissant pour lequel on cherche un schéma explicatif. »

Dans quelle mesure l'antisémitisme peut-il, d'ailleurs faire figure de modèle ou de paradigme du complotisme ?

GÉRALD BRONNER : C'est une question complexe et assez fascinante. En effet, pourquoi la figure du Juif revient-elle toujours dans cet imaginaire conspirationniste ? J'avoue qu'à titre personnel, j'ai été surpris de la voir resurgir. Je pensais, à la fin des années 90, quand j'ai commencé à travailler sur ces questions, que la figure du Juif malveillant n'était plus tellement présente. Je la trouvais, certes, mais de manière assez localisée, dans des officines d'extrême droite ou autour de la cause palestinienne. Mais je ne pensais pas qu'à l'occasion d'une pandémie par exemple, on verrait ressurgir cette figure conspirationniste du Juif comploteur. Mais à cela, on peut avancer plusieurs explications. Il y a d'abord le fait que dans le monde chrétien, les Juifs ont été accusés du sort advenu à un des leurs, en l'occurrence Jésus. Le fait que les Juifs aient refusé le caractère messianique de ce personnage a nourri une forme d'animosité historique. Mais l'antijudaïsme chrétien classique n'est sans doute pas l'explication fondamentale. Pourquoi les accusations portées contre les Juifs ressurgissent-elles pendant les périodes troublées comme les guerres, les catastrophes épidémiques, et même les catastrophes naturelles ? J'ai lu une explication de la part d'historiens qui me paraît particulièrement intéressante : pour que se perpétue la tradition juive, il fallait que les Juifs sachent écrire et lire. Il fallait au moins que quelques membres de la communauté puissent lire et réciter les prières. En conséquence, les communautés juives étaient globalement plus lettrées que les autres. Cette supériorité les rendait

facilement assimilables à une forme d'élite sur qui il était commode de faire reposer la responsabilité des malheurs du temps.

Vous avez parlé des milieux chrétiens, mais il y a également un complotisme antisémite qui se développe dans les milieux musulmans.

GÉRALD BRONNER : C'est indubitable, comme le montrent les témoignages de nombreux Juifs contraints de quitter certaines banlieues pour cette raison. Selon les statistiques, les violences antisémites sont aussi nombreuses que les violences à l'endroit des musulmans. Les deux sont naturellement également condamnables. Sauf que les Juifs sont beaucoup moins nombreux que les musulmans en France. Proportionnellement, on voit bien qu'il y a quelque chose qui pose problème. Et en effet, une partie de ces violences ne sont pas seulement dues à l'extrême droite. Une partie d'entre elles provient de personnes qui s'identifient à la cause palestinienne. On sait que cet antisémitisme se maquille souvent sous la forme d'antisionisme pour se rendre respectable. Dans une valise à double fond clandestin circulent un certain nombre de thèmes antisémites. On le voit y compris dans les caricatures, dans les dessins qui prêtent justement aux Juifs certaines caractéristiques physiques de sinistre mémoire.

J'ajoute une autre caractéristique fondamentale : le Juif est un autre nous-mêmes, c'est-à-dire qu'il nous ressemble. Il devient donc dans l'esprit conspirationniste l'ennemi de l'intérieur, celui qui se faufile partout avec, naturellement, des intentions malveillantes ou destructrices.

C'est le thème général de l'empoisonnement des puits comme de la mise en danger de la société dans son entier. Un corps extérieur, que vous ne percevez d'abord pas, vient se loger dans votre propre corps pour vous empoisonner. Une fois cette strate imaginaire fixée, elle devient une matrice dans laquelle on peut puiser sans cesse. Les thèmes antisémites reviennent ainsi dans le discours des extrêmes souvent par le biais de confirmation que constituent les millefeuilles argumentatifs. Ils conduisent à voir les Juifs à l'œuvre derrière tout événement angoissant pour lequel on cherche un schéma explicatif. Guillaume Erner a écrit un très beau livre sur le sujet qui s'appelle Expliquer l'antisémitisme, paru aux Presses universitaires de France¹ et qui m'inspire un peu dans ce que je viens de vous dire.

La remise en cause de l'efficacité des vaccins s'inscrit dans cette logique paranoïaque où ressurgit la peur de l'empoisonnement. Cette remise en cause pouvait apparaître comme une interrogation légitime, sauf qu'elle a débouché sur une vision complotiste et parfois antisémite : un groupe de gens cherchait à prendre le contrôle de l'humanité par l'injection de puces dans les organismes des vaccinés...

GÉRALD BRONNER : Il y eut aussi la version selon laquelle on a voulu éliminer une partie de l'Humanité. Lorsqu'on remonte le fil de ces théories, on constate qu'elles ont généralement tendance à fusionner avec d'autres pour aboutir à ce que l'on appelle la théorie du « méga-complot ». Très vite, un complot local vient s'inscrire dans une vision globale. Pour provoquer un effet de

dévoilement, les complotistes s'efforcent d'englober tous les événements dans une explication unique qui remonte, in fine, à un pouvoir malveillant. Et, une fois le complot globalisé, la responsabilité peut facilement retomber sur certaines communautés. La vision paranoïde se tourne vers les élites qui sont d'abord désignées comme des profiteurs. Dans un premier temps, les organisateurs du complot, les dirigeants de « Big Pharma » en l'occurrence, agissent pour des intérêts économiques mercantiles. Ils auraient « inventé » la Covid-19, pour vendre un vaccin qui était en réalité déjà prêt, ce qui explique par ailleurs qu'on l'ai trouvé si vite. Et puis, on monte en puissance. Derrière cette stratégie purement commerciale se cache une volonté de contrôler l'humanité. Nous sommes alors au-delà de « Big Pharma », qui n'apparaît plus que comme un rouage d'un mécanisme machiavélique beaucoup plus complexe.

« Les perdants de la mondialisation ont l'impression que leur environnement politique leur échappe, que la décision politique est toujours plus lointaine, et ils imaginent que cette décision se tient dans des instances secrètes. »

1. Guillaume Erner, *Expliquer l'antisémitisme*, Éditions PUF, 2012.

Dans votre livre paru l'an dernier, *Apocalypse cognitive*², vous affirmez qu'on ne peut pas échapper à ce que vous appelez « l'éditorialisation du monde ». L'être humain a « besoin d'explications globales ». De fait, tout discours s'inscrit déjà dans une toile de fond conceptuelle, une vision du monde qui, par définition, ne peut pas être totalement neutre. Dans ces conditions, qu'est-ce qui départage un narratif légitime d'un narratif complotiste ?

GÉRALD BRONNER : Encore une fois, ce sont les méthodes d'administration de la preuve qui divergent. J'admetts naturellement, à la suite d'une longue tradition intellectuelle, que tout discours sur le réel, quel qu'il soit, est toujours une amputation de la complexité de la réalité. Le langage ne peut pas absorber à lui seul la complexité du réel, surtout qu'il s'inscrit forcément dans un temps limité. Je vais vous donner un exemple très simple. Si je voulais dire que la Terre est ronde, il me faudrait décrire dans un modèle mathématique complexe la forme réelle de la Terre. De fait, elle n'est pas vraiment ronde. C'est une sphère à bosses et à trous parce qu'il y a des lacs, des montagnes. En fait, on voit bien qu'il faudrait un temps infiniment long pour décrire objectivement la forme de la Terre. Et pourtant, une fois qu'on a dit que le modèle intellectuel était impropre à rendre la complexité du réel et ne saurait donc revendiquer la vérité avec un grand V, on voit bien tout de même qu'il y a une supériorité descriptive dans l'idée que la Terre est ronde par rapport à l'idée que la Terre est plate. L'idée que la Terre est ronde

a infinitement plus d'arguments à défendre que l'idée que la Terre est plate, en tout cas dans l'état actuel de notre connaissance. Et en définitive, ce n'est pas parce qu'on renonce à la pure (et naïve) objectivité qu'on doit s'abandonner à la pure subjectivité, au pur arbitraire du discours.

Notre jugement est altéré par nos limites cognitives.

GÉRALD BRONNER : Mais c'est précisément ce que cherche à dépasser la science. Notre jugement est altéré par notre position spatio-temporelle a priori. Elle peut nous donner l'impression que la Terre est plate ou qu'elle est immobile. Parce que du point de vue de l'échantillon de réel auquel on a accès, c'est le sentiment qui prévaut. Toute l'histoire des sciences, de la connaissance méthodique, n'est que l'histoire d'un dépassement des limites qui pèsent fondamentalement sur notre rationalité. La pensée méthodique permet d'établir une hiérarchie entre les modèles intellectuels qui prétendent décrire le réel. La méthode scientifique consiste donc à prendre ses distances, à mettre à l'écart le plus possible ce qui viendrait de nos présupposés idéologiques ou culturels tout en sachant que les processus cognitifs que nous utilisons, notre rationalité, sont partiellement limités pour la simple raison que nous n'avons pas des capacités infinies d'abstraction, de délibération, de mémorisation. Or, avec les complotistes, nous nous trouvons face à des modèles intellectuels qui prétendent décrire le réel en confondant corrélation et causalité. Ou bien en faisant preuve de négligence comme, par exemple, en utilisant

2. Gérald Bronner, *Apocalypse cognitive*, Éditions PUF, 2021.

un échantillon qui n'a pas la taille requise et qui est présenté comme une donnée véridique.

Ce phénomène a toujours existé. Peut-on évaluer sa progression aujourd'hui ?

GÉRALD BRONNER : C'est très difficile à dire. Lorsque l'on a fait des sondages ces dernières années sur les thèmes classiques des complots, on a trouvé des réponses assez constantes. On ne voit pas d'explosion du phénomène conspirationniste. En revanche, il y a de nouvelles formes de théorie du complot qui peuvent être très envahissantes, très importantes quantitativement. Songeons par exemple à l'idée que les élections américaines ont été truquées. Les Républicains, c'est-à-dire à peu près la moitié des États-Unis, sont majoritairement convaincus de l'ilégitimité de l'élection de Biden. Nous ne sommes plus très loin de ce que j'ai appelé « la démocratie des crédules », où des flux de crédulité prennent le pouvoir sur l'opinion et ont une influence politique importante. Donc, méfions-nous. Il ne s'agit pas de tomber dans un catastrophisme exagéré. Mais malgré tout, restons lucides face à la menace. Un article récent de la revue *Nature Behavior*, fondé sur une métá-analyse de près de 500 articles, montre que nos démocraties sont perturbées par le monde numérique.

Chacun peut constater aussi les signes d'une plus grande méfiance face aux discours « officiels » ou surplombants.

GÉRALD BRONNER : C'est exact. Les enquêtes montrent en effet une augmentation de la méfiance dans les institutions politiques, médiatiques ou scientifiques

et, parallèlement, elles révèlent une augmentation de la disposition à croire en des théories alternatives.

Même sans être malveillants ou sans adhérer au complotisme, de plus en plus de personnes semblent perméables à ces thèses. Il règne à ce sujet une grande confusion. Devant l'absence de confiance dans les thèses des « sachants » ou des « experts », chacun croit disposer des moyens de se lancer à la recherche d'explications alternatives pour rendre compte des événements et les inscrire dans un sens de l'histoire.

GÉRALD BRONNER : Oui. Le plus souvent cette forme de crédulité se présente sous la forme de proto-croyances. Elles ne sont pas encore constituées en tant que telles, comme le serait une idéologie, mais elles rendent déjà possible la tenue de propos tout à fait contradictoires. Par exemple, certaines personnes peuvent affirmer que Lady Di a été assassinée par le gouvernement britannique en même temps qu'elles soutiennent qu'elle est encore vivante ! La thèse de l'accident étant récusée, la place est libre pour toutes les autres interprétations. La manifestation de proto-croyances n'équivaut pas à une croyance, mais à un sentiment de doute : on ne serait pas étonné si elle était encore vivante ou si, en réalité, elle avait été assassinée par le gouvernement britannique. Cela peut expliquer qu'un certain nombre de personnes victimes de leurs proto-croyances peuvent passer sous les radars de détection des enquêtes. Elles n'y croient pas vraiment, mais demeurent disponibles pour adhérer à plein d'occurrences qui lui ressemblent.

Qu'est-ce que cette fièvre complotiste dit de notre société ?

GÉRALD BRONNER : Elle dit beaucoup de choses, car de nombreuses variables sont impliquées. Elle dit probablement la façon dont l'information est aujourd'hui redistribuée par les réseaux sociaux, en donnant la primeur à des groupes qui sont statistiquement minoritaires, mais qui parlent très fort. Les conspirationnistes rendent visibles leurs arguments au-delà de leur représentativité. Elle dit aussi la rapidité avec laquelle les fausses informations peuvent se déployer dans l'espace public. Avant Internet, il fallait presque un mois pour qu'une théorie du complot apparaisse. Aujourd'hui, elles peuvent apparaître dans l'heure qui suit l'événement. Et parfois moins encore. Il y a déjà des théories du complot qui émergent alors qu'on ne sait même pas encore ce qui s'est passé. Cela remet en cause fortement la dérégulation du marché de l'information. Elle dit encore l'angoisse que représente la mondialisation pour un certain nombre de catégories sociales qui ont l'impression d'être les perdantes du processus. On le voit partout où la mondialisation a engendré une désindustrialisation. Ainsi, en France comme aux États-Unis, ce sont les perdants de ce grand moment historique qu'est la mondialisation qui génèrent des désirs de reprise de souveraineté du pays. On peut comprendre que les citoyens se sentent dépossédés de leur pays. Ils ont l'impression que leur environnement politique leur échappe, que la décision politique est toujours plus lointaine, et ils imaginent que cette décision se tient dans des instances secrètes. Il leur faut alors une narration. Et ça tombe bien parce

que c'est précisément ce que propose la théorie du complot, qui explique pourquoi les difficultés qui apparaissent sont le fait d'intentions malveillantes. Cela permet de soigner ces blessures identitaires qui se traduisent généralement par la haine d'autres groupes. Puisque ces groupes sont malveillants à mon endroit, j'ai le droit de les détester, voire de leur faire du mal.

Cela explique sans doute que ce genre de pensées complotistes se retrouvent dans une plus grande proportion dans les rangs de l'extrême droite et de l'extrême gauche ?

GÉRALD BRONNER : Tout à fait. C'est une donnée solide que l'on peut décrire comme des courbes en J. Les items conspirationnistes sont davantage présents à l'extrême droite, et dans une moindre mesure à l'extrême gauche. La radicalité politique et le conspirationnisme vont souvent de pair. Si vous commencez à croire en de telles théories, l'indignation vous conduit naturellement vers la radicalité politique...

La méfiance généralisée dans les discours des politiques, des journalistes, des scientifiques et des experts en tous genres, conduit chacun à avoir un avis sur tout, et à le placer sur le même plan que les discours « éclairés ». Peut-on parler d'un effondrement du système collectif de validation des événements et des croyances ?

GÉRALD BRONNER : Effondrement... le terme me paraît excessif. Par exemple, les journalistes en tant que « gatekeepers », c'est-à-dire « gardiens du seuil », ont certainement perdu du pouvoir d'éditorialisation dans le monde. Les sources d'information

se sont diversifiées. C'est vrai, en particulier pour les plus jeunes. Toutefois, l'information sur les réseaux sociaux reste majoritairement constituée d'articles de presse ; ce qui s'efface surtout, c'est la hiérarchisation des informations. Quand vous ouvrez un journal, vous avez une première page, une deuxième page, des gros titres, une typographie qui suggèrent matériellement un ordre d'importance de l'information, résultat des choix d'un comité de rédaction. On peut toujours contester les choix de cette hiérarchie. Aujourd'hui, le problème réside dans le fait que l'ordre d'apparition de l'information est largement perturbé par les algorithmes. Ce sont eux les nouveaux rédacteurs en chef qui trient les informations et qui les éditorialisent. Ainsi, le critère de popularité qui n'était pas exclusif dans les choix des journalistes devient dominant. C'est l'un des thèmes de mon livre *Apocalypse cognitive*. Les termes renvoyant à une conflictualité ou à une peur latente envahissent les titres. J'en fais moi-même l'expérience dans mes chroniques pour *L'Express*. Je sais que mon article a bien « fonctionné » lorsqu'il a réussi à capter la disponibilité mentale des lecteurs. Or cette captation exprime un certain nombre d'obsessions de notre cerveau en rapport avec la conflictualité et la peur. Nous fonctionnons tous ainsi. C'est pourquoi je ne parlerais pas d'effondrement, mais de perturbation des esprits.

Auparavant, les politiques communiquaient généralement auprès des citoyens par l'intermédiaire des journalistes. Maintenant, ils le font de plus en plus directement sur les réseaux sociaux et ils le font d'autant plus qu'ils sont populistes. Prenez Donald Trump, par exemple. Il disposait sur Twit-

ter de plus de 80 millions de followers. Au départ, il écrivait quelques tweets par jour. Puis il a utilisé ce canal de façon frénétique. Avec les réseaux sociaux, vous pouvez directement parler à un peuple largement fantasmé. Car, malgré le nombre, ce n'est pas un échantillon représentatif. Le même phénomène s'est produit avec tous les leaders populistes tels le brésilien Bolsonaro ou l'italien Beppe Grillo, qui fut novateur de ce point de vue. Le Mouvement 5 étoiles a d'abord démarré sur Internet. On peut d'ailleurs reprocher à Emmanuel Macron d'avoir également procédé parfois de cette façon-là. Les politiques qui participent à des émissions comme celles de Cyril Hanouna se rendent coupables, car ils savent bien que les conditions minimales de la sérénité du débat ne sont pas remplies dans ce genre d'émissions. Tout y est organisé pour faire apparaître de la conflictualité plutôt que de la réflexion. Ce cirque médiatique contamine notre espace public.

« La question qu'on doit aussi se poser est de savoir pourquoi certaines personnes ne sont pas enthousiastes à l'idée que nos concitoyens soient moins manipulables. Qui veut vraiment instaurer un voile de mystère et qui veut vraiment empêcher les libertés individuelles ? Le complotisme d'une partie de nos concitoyens profite aux populistes. »

Venons-en aux remèdes éventuels. Vous avez remis à l'automne dernier un rapport au gouvernement. Il comporte un certain nombre de préconisations. Pour lutter contre le relativisme des idées, vous concluez qu'il faut imaginer « réguler le marché des idées par le biais d'une instance internationale qui ne devrait pas chercher à ordonner ce qui relève du beau ou du bien, mais seulement ce qui relève du vrai ». Comment une telle instance fonctionnerait-elle ?

GÉRALD BRONNER : Cette instance ne serait pas chargée de dire le vrai, mais de dire ce qui relève du vrai, de vérifier. L'administration de la preuve ne serait pas produite par cette instance, mais resterait du ressort de la communauté scientifique. Par exemple, sur le réchauffement climatique, la communauté scientifique produit dans 97 % des cas des articles qui vont dans le sens de l'existence de ce réchauffement climatique. Il n'est donc pas normal que sur une plateforme comme YouTube l'algorithme de suggestion puisse vous conduire à une majorité de vidéos qui endossent les thèses climatosceptiques. Ce qui était le cas ces dernières années. Les plateformes doivent impérativement réformer leurs algorithmes. Nous appelons simplement à garantir l'expression d'une diversité authentique. Il faut bien admettre que, pour l'instant, les plateformes n'ont pas fait la démonstration de leur efficacité pour auto-administrer ces questions. Une telle orientation ne va pas dans le sens de leurs intérêts économiques. Leur objectif est de retenir votre attention le plus longtemps possible en privilégiant, par exemple, une conflictualité génératrice de colère. Il convient d'agir avec beaucoup de prudence

puisque le risque est évidemment que la volonté de modérer ou de réguler le marché des opinions devienne liberticide. Mais il faut bien comprendre qu'il est tout aussi liberticide de se soumettre à ce marché. Le jugement éclairé nécessite qu'on vous expose une information authentique. Les plateformes n'ont pas à proprement parler d'intentions malveillantes. Mais leur rationalité économique impitoyable a parfois pour conséquence de rendre d'abord visibles des arguments qui n'ont rien à voir avec la réalité scientifique. Et cela peut avoir un impact mortel, car il s'agit de questions sérieuses. On peut, je crois, demander aux plateformes de s'inspirer dans leurs algorithmes de l'état du consensus scientifique sur un certain nombre de sujets pour nous exposer de façon authentique la situation. Nous ne demandons certainement pas que les opinions climatosceptiques soient censurées. Pas plus que les positions des antivaccins. Nous demandons simplement qu'elles ne soient pas plus visibles que ce qu'elles pèsent exactement.

Mais comment peut-on faire pour contraindre les plateformes à modifier leurs algorithmes ?

GÉRALD BRONNER : Il faut plier le bras à ces entreprises lorsqu'elles diffusent de la fausse information. Il faut leur demander des comptes. C'est à eux en partie qu'incombe la responsabilité de mettre en place des mesures de modération. Je ne crois pas qu'elles soient des entités malveillantes. Elles savent très bien qu'elles produisent des externalités négatives. C'est donc à elles de contribuer largement à les corriger. Et si elles ne veulent pas le faire, il faudra alors introduire un bras de fer avec elles.

C'est ce que l'on commence à faire avec le Digital Services Act (DSA). Il existe déjà une amende importante, équivalente à 6 % de leur chiffre d'affaires, ce qui est considérable. On verra si juridiquement les choses peuvent aller à leur terme. Ce n'est pas mon domaine de spécialité, mais, en tout cas, il s'agit d'un des enjeux fondamentaux aujourd'hui.

Est-ce que la création d'une telle instance ne risque pas d'être contreproductive, dans la mesure où elle pourrait être vue comme la preuve d'une volonté officielle d'occuler des informations, ce qui aurait comme conséquence de nourrir un peu plus l'idée complotiste ? Vous-mêmes avez déjà été accusé de vouloir contrôler l'information.

GÉRALD BRONNER : On a dit de moi que je voulais présider un ministère de la Vérité ! Mais qui a dit ça ? Ce sont les gens d'extrême droite ou certaines personnes d'extrême gauche qui n'ont évidemment pas intérêt à ce que ce genre d'instance apparaisse. Bien sûr, elle serait critiquée ou condamnée, mais l'enjeu est de préserver la liberté de penser de nos concitoyens qui restent indécis sur toute une série de questions. Ce sont des questions très techniques et la plupart des gens n'ont pas le temps de se plonger dans la littérature scientifique. Je fais le pari que la balance des coûts et des bénéfices ira largement en faveur de cette instance, à condition de ne pas lui donner trop de pouvoir.

Qui désignerait les membres de cette instance ?

GÉRALD BRONNER : Elle comprendrait des représentants des réseaux sociaux, des GAFAM, en même temps que ceux d'associations comme Reporters sans Frontières. Ce serait une instance composite, qui doit être animée par l'intérêt général et une forme de rationalité.

Vous insistez beaucoup dans votre conclusion pour développer chez les jeunes l'esprit critique et l'éducation aux médias. Comment agir également par le biais de l'éducation ?

GÉRALD BRONNER : C'est tout à fait fondamental. Ce que montrent les sciences contemporaines qu'on appelle sciences sociales computationnelles, c'est que la variable qui prédit le plus la tendance à croire de fausses informations ou même à les partager, est la « lazy thinking », la pensée paresseuse. En d'autres termes, la baisse de vigilance intellectuelle – qui peut tous nous concerner – nous amène à croire certains énoncés parce qu'on a l'impression que c'est vrai ou qu'on a envie d'y croire sans s'apercevoir par exemple qu'une corrélation tient lieu de causalité. La bonne nouvelle, c'est qu'on sait assez bien aujourd'hui stimuler la pensée analytique et qu'il serait donc possible de produire des interventions pédagogiques que l'on pourrait instaurer du CP jusqu'à la terminale. Il s'agit alors de proposer aux élèves des outils d'indépendance intellectuelle. Cette méthode serait apolitique même si la probabilité que les jeunes adhèrent plus tard aux thèses de l'extrême droite serait sans doute réduite.

Je suis intervenu il y a quelques années dans un centre avec des jeunes musulmans qui étaient radicalisés. Je ne contredisais pas leurs croyances. Je n'en sais pas plus qu'eux sur Dieu, ou sur la théologie. Par contre, je leur disais que, parfois, quand ils prennent des coïncidences pour ce qu'elles ne sont pas, quand ils refusent de croire que des phénomènes peuvent se produire par hasard, il est possible de raisonner de façon différente sans pour autant froisser leur sentiment religieux. Cette méthode prévient une forme de radicalité qui s'empare souvent des esprits en faisant croire que tout fait signe dans le monde, que des appels vous sont constamment envoyés pour vous inciter à agir, y compris avec violence.

Vous avez eu également plusieurs expériences dans des classes. Vous avez même écrit une bande dessinée (BD) sur le sujet à destination des jeunes. Qu'avez-vous retiré de ces expériences ?

GÉRALD BRONNER : J'en ai retiré simplement le sentiment que l'on n'est pas sorti des ronces ! C'est un travail au long cours, – très

difficile. Il faut être extrêmement patient. Il va de soi qu'une intervention de ma part en une heure ou même en dix ne va pas fondamentalement changer les choses. C'est la raison pour laquelle je crois vraiment aujourd'hui à une révolution pédagogique qui consisterait à travailler sur le temps long, du CP au baccalauréat et même jusqu'à l'université, pour offrir ces outils. Il faudrait que l'idée de se méfier de nous-mêmes et de nos raisonnements a priori devienne une seconde nature. J'aimerais que l'on se dise systématiquement quand on voit une corrélation : attention, ce n'est peut-être pas une causalité. Cela n'a rien à faire avec le fait d'être de droite ou de gauche. Il s'agit juste d'avoir un peu plus de liberté mentale et d'être moins manipulable.

La question qu'on doit aussi se poser est de savoir pourquoi certaines personnes ne sont pas enthousiastes à l'idée que nos concitoyens soient moins manipulables. Qui veut vraiment instaurer un voile de mystère et qui veut vraiment empêcher les libertés individuelles ? Le complotisme d'une partie de nos concitoyens profite aux populistes.

L'éducation aux médias à l'heure du complotisme

PROPOS RECUEILLIS PAR **SAMUEL LEENHARDT**



SERGE BARBET

Ancien journaliste, Serge Barbet a été nommé en 2014 conseiller en charge des relations presse auprès de la Ministre des droits des femmes, de la ville, de la jeunesse et des sports, puis conseiller auprès de la Ministre de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieure et de la recherche chargé, notamment, de l'éducation à la citoyenneté. Il dirige depuis 2017 le Centre de liaison de l'Enseignement et des Médias d'Information (CLEMI) et siège depuis 2020 à l'Observatoire « Égalité, Éducation et Cohésion sociale » au sein de l'Autorité publique française de régulation de la communication audiovisuelle et numérique (ARCOM). En 2021, il a présidé le groupe d'experts créé après l'attentat contre Samuel Paty, chargé du rapport « Pour renforcer l'éducation aux médias et à l'information et la citoyenneté numérique » remis le 1^{er} juillet 2021 au Ministre de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports.

Avec la création, en avril 1983, du Centre de Liaison de l'Enseignement et des Médias d'Information (CLEMI), le système éducatif français s'est doté d'un outil dont la mission consiste à développer les capacités d'analyse critique des futurs citoyens, qui se trouvent confrontés à une prolifération des médias et des sources d'information. Quarante ans plus tard, à l'heure de la révolution numérique et des réseaux sociaux, cette mission reste plus que jamais d'actualité. Nous avons rencontré Serge Barbet, Directeur délégué du CLEMI, pour qu'il nous éclaire sur la manière dont l'éducation aux médias, à une époque où les théories du complot pullulent, était envisagée au sein de l'Éducation nationale. Comment prévenir les élèves contre la séduction que ces théories peuvent exercer ?

« L'élément fondamental de notre mission, c'est de développer chez les jeunes élèves certaines compétences qui doivent être maîtrisées par tout citoyen libre et éclairé : celles qui lui permettent de s'inscrire dans une démarche positive, active et consciente de consommation de l'information. Un citoyen qui ne sait pas s'informer ne peut pas pleinement assumer son rôle politique. À une époque qui se caractérise par une profusion des sources de l'information, il faut d'abord prévenir contre deux risques majeurs : celui lié au chaos informationnel, à l'infobésité et celui lié aux entreprises de distorsion, de manipulation de la réalité, aux entreprises de propagande. Ces dernières sont nombreuses aujourd'hui. La lutte contre le complotisme s'inscrit dans ce nouveau contexte, lié à la révolution numérique et au développement des réseaux sociaux.

Dans une optique de prévention, il faut partir de l'élément fondamental, à savoir la question de la source et de sa vérification. Déjà, il est nécessaire d'éveiller chez les élèves une sensibilité à cette question toute simple : d'où vient l'information ? Comment a-t-elle été produite ? Quel degré de confiance puis-je accorder à cette source ? Et cela passe par la transmission d'une culture de l'information, du fonctionnement des médias, dont il faut bien comprendre qu'elle n'est pas innée. Quand on a des sites qui reprennent les codes des médias mainstream et essayent de se faire passer pour « officiels », voire qui entendent les remplacer et « réinformer » le public, il n'est pas toujours évident de faire la part des choses. C'est pourquoi il est si important de pouvoir analyser de manière critique les sources, de savoir différencier

un média d'information d'un site complotiste qui, sur des sujets comme la Covid-19 ou la guerre en Ukraine, diffuse de fausses informations.

Ce travail d'apprentissage s'ancre de plus en plus dans les enseignements. Il passe également par des interventions en classe sous la forme d'ateliers. On part des pratiques et des usages des élèves, c'est-à-dire qu'on leur montre des contenus informationnels et on les fait réagir. Ensuite, on les accompagne dans leur propre travail d'analyse, de déconstruction et de décryptage, pour qu'ils apprennent par eux-mêmes à différencier les différents types de médias. C'est très important de procéder ainsi, méthodiquement et de manière compréhensive, car une approche centrée sur la sanction et la prohibition ne fonctionne pas, surtout avec des publics adolescents. On sait bien, études à l'appui, qu'un discours qui consisterait à dire « on vous interdit d'accéder à tel contenu » aurait l'effet précisément inverse de celui recherché.

« D'autres ateliers ont pour but de plonger les élèves eux-mêmes dans une enquête journalistique, de leur faire fabriquer des contenus d'information. Cette démarche nous semble importante pour les familiariser avec les mécanismes très spécifiques de la production de l'information, mais aussi parce que nous sommes tous devenus aujourd'hui des diffuseurs d'information. On les confronte donc à des sources d'informations fabriquées de toutes pièces, assez contradictoires et de valeur très variable, et on leur demande de construire un reportage à partir de leur propre travail d'enquête. Une fois ce dernier terminé, ils peuvent comparer leur production à

celle d'un journaliste professionnel, mieux mesurer que produire de l'information correspond à une tâche à la fois exigeante et rigoureuse, et qu'il y a des règles à respecter pour ne pas tomber dans les pièges qui peuvent se présenter. C'est vraiment important qu'ils puissent pratiquer la manière dont l'information se fabrique, étape par étape. Dans le domaine de l'éducation aux médias, dans un contexte où l'industrie des fake news est devenue prolifique, aucun discours théorique ne peut être suffisant.

« Le rôle de l'éducation aux médias et à l'information, c'est de permettre à chaque élève de disposer d'un esprit critique suffisamment fort pour pouvoir tout analyser de façon critique : les médias, comme notre environnement amical et familial, et y compris nous-mêmes. »

Il y a également tout un travail à mener sur l'histoire des médias, pour expliquer d'où ils viennent, comment ils se sont constitués. C'est une démarche vitale pour réintroduire de la nuance dans la critique univoque de certains activistes en ligne, issus de la complosphère ou des officines racistes et antisémites. D'ailleurs, il faut nous-mêmes être nuancés : ces sphères sont hétérogènes, et il est important d'avoir une connaissance fine de ces réseaux et de leurs logiques. Évidemment, il ne s'agit pas d'un travail que l'on peut mener dès les premières années du collège. Mais il peut être intéressant, quand le programme

d'histoire aborde les années 30, de faire des parallèles entre la presse de cette période et certains discours qui sont aujourd'hui tenus à l'extrême droite ou à l'extrême gauche. On aperçoit ici que l'éducation aux médias est un enseignement transversal qui doit en permanence dialoguer avec des enseignements disciplinaires comme l'histoire et la philosophie... C'est au croisement de ces enseignements que l'on peut plus spécifiquement penser la lutte contre les théories du complot, par l'enseignement de la rationalité et une certaine connaissance de l'histoire (du XX^e siècle notamment) et des idéologies politiques.

Il est frappant que l'antisémitisme soit un fil rouge permanent des théories du complot. L'antisémitisme remonte concrètement dans nos réseaux par une ignorance de ce qu'est le Juif. Il n'y a pas de connaissance, sinon stéréotypée, au travers de la victime de la Shoah, ou au travers d'un point de vue géopolitique focalisé sur le conflit israélo-palestinien. Les préjugés sont légion. On ne peut pas aborder la question de la caricature, celle de la désinformation, des théories du complot, sans en passer par la question de l'antisémitisme. Elle est omniprésente, paradigmatische. Il y aurait une minorité agissante à l'échelle de la planète, qui dirigerait les médias, la finance, et qui voudrait scinder les sociétés pour les faire se fracasser, et mieux les dominer ? Les Juifs seraient cette minorité agissante ? Quand ce thème arrive dans les discussions, on doit aborder les poncifs qui fondent cette rencontre fréquente entre le complotisme contemporain et l'antisémitisme.

Il faut cependant rappeler que le but n'est pas de transformer les élèves en vigies contre les théories du complot, mais plutôt d'en faire des citoyens libres et autonomes, qui disposent des compétences nécessaires pour utiliser et prendre une part active dans les systèmes d'information aujourd'hui omniprésents. Il faut leur donner les outils pour qu'ils ne deviennent pas les objets de ces systèmes qui sont, d'un point de vue neuromarketing, particulièrement bien conçus. Le risque est que les citoyens deviennent de la chair à canon pour l'utilisation commerciale ou marketing de leurs données, ou, plus dangereusement encore, pour les idéologies néfastes qui y circulent.

J'ajouterais qu'il faut être extrêmement prudents quand on aborde le sujet du complotisme avec les élèves, comme avec d'autres publics dans la société civile d'ailleurs. Il ne faut surtout pas être « dogmatiques » : si on arrive en donnant le sentiment d'avoir un discours « officiel » et de détenir une vérité indiscutable, le retour de bâton est immédiat.

La méthode du CLEMI consiste à travailler sur les fondamentaux précédemment exposés, parce que tout découle d'eux : leur maîtrise permettra aux élèves de nourrir un rapport plus complexe et nuancé à la réalité du paysage médiatique. Prenons un exemple : on entend souvent des élèves nous parler « des médias », comme d'un bloc monolithique, pour les qualifier de « menteurs », « à la solde du gouvernement » voire de « racistes ». On voit bien dans ce discours qu'il y a un problème de confiance, parfois entretenue par les familles. Mais le rôle de l'éducation aux médias et à l'information, ce n'est pas de restaurer la confiance dans

les médias, c'est de permettre à chacun de disposer d'un esprit critique suffisamment fort pour pouvoir tout analyser de façon critique ; les médias, comme notre environnement amical et familial, et y compris nous-mêmes. Si on répond à une critique caricaturale et stéréotypée des médias en disant « non, vous avez tort, ce n'est pas vrai », on n'avance pas. Il vaut mieux opposer à ce discours qui critique de manière radicale et absolue les médias « officiels » une éducation qui prend en compte les fondamentaux de l'information, la pluralité et l'indépendance des médias. Et donc il faut incessamment demander aux élèves : quelle est la source qui vous fait penser ce que vous dites ? De quel média parlez-vous ? Savez-vous s'il existe des médias différents de celui-là ? Pourrait-on comparer leurs discours, et la manière dont ils produisent leurs informations ? À partir de ce moment-là, il devient possible de discuter, de débattre et de déconstruire les discours les plus caricaturaux, sans pour autant abandonner la possibilité d'une critique plus pertinente.

Car attention, le doute en lui-même ne doit pas nous rebouter, il est nécessaire à la capacité critique du citoyen d'une démocratie. Il n'est délétère que quand il devient absolu, et produit alors un nihilisme qui conduit à un rejet a priori de toutes les sources d'informations qui paraissent « officielles ». Ce qu'il faut pour se prémunir de ce risque, c'est un apprentissage constant de la complexité, de la nuance. »

Serge Barbet
ENTRETIEN

ARTICLE DE JULIEN CUEILLE

Le complotisme chez les adolescents

La lutte contre le complotisme implique, pour le déjouer, une pédagogie. Mais quelle forme celle-ci doit-elle prendre ? Quelle peut en être la méthode ? Notamment quand il s'agit de s'adresser aux adolescents – les citoyens de demain. Julien Cueille, auteur du *Symptôme complotiste*³, est professeur de philosophie et psychanalyste. Il témoigne de son expérience en classe et des stratégies qu'il mène pour désamorcer la séduction complotiste auprès de ses élèves et de sa réflexion sur la distinction réalité/fiction à notre époque.



JULIEN CUEILLE

Julien Cueille est professeur de philosophie en lycée, chargé de cours à l'Université Montpellier 3 et psychanalyste. Il fait part de son expérience de terrain dans *Le Symptôme complotiste*, *Aux marges de la culture hypermoderne* (Eres, 2020) et dans *Mangas, sagas, séries, les nouveaux mythes adolescents*. Devenir soi-même par la fiction (Eres, 2022).

3. Julien Cueille, *Le Symptôme complotiste, Aux marges de la culture hypermoderne*, Eres, 2020.

La question du conspirationnisme polarise, et, du coup, aimante les débats vers un manichéisme peu propice à la pédagogie, voire à la pensée. Pire : la lutte contre le complotisme semble parfois encourager l'adoption d'une rhétorique de maître d'école qui, précisément, est à la pédagogie ce que les coups de règle sur les doigts sont à l'esprit des Lumières. Que penser de ce fact checking généralisé, sinon automatisé, assertif, devenu inévitable, mais qui, en même temps, peut se révéler contre-productif, en prêtant bien trop facilement le flanc à la critique même des complotistes : ceux-ci ont alors beau jeu de dénoncer un escamotage du débat, au nom d'une vérité unilatérale, définitive et positiviste. Encore faut-il que les thèses et les idées soient réductibles à des « faits », eux-mêmes vérifiables. Ce qui est parfois le cas, bien entendu, mais pas toujours : l'épisode de la Covid a montré l'extraordinaire complexité, les tâtonnements, et parfois la lenteur, de la démarche de preuve ; sans parler des options stratégiques ou politiques, qui ne relèvent pas de la science. S'il s'agit de « faits » (facts), il n'y a pas de discussion possible : la parole est à sens unique, et celles et ceux qui s'y refusent sont réputés ne pas avoir compris. Il faut donc répéter le message. À l'école, du moins au lycée, où j'enseigne à de grands adolescents, cette posture est ruineuse. Or, si certains des acteurs de la lutte anticomplotiste semblent parfois s'adresser aux citoyens sur un ton professoral, les professeurs, en retour, sont fortement incités à être en première ligne dans ce combat, position très inconfortable où l'on sait qu'il leur arrive de payer

un très lourd tribut. Mais, par-delà les hommages à Samuel Paty, que sait-on de la façon dont on tente d'aborder ces questionnements en classe ? Les analyses que je propose s'inspirent donc principalement des leçons que j'ai tirées de ma pratique enseignante.

Qu'est-ce qu'une « théorie du complot » ? D'abord, il ne s'agit pas vraiment d'une « théorie », même si les plus habiles de ses partisans rivalisent parfois de sophistification argumentative, et font étalage d'une foule de chiffres ou de références pouvant impressionner au premier abord. Mais qui dit théorie dit cohérence, ou consistance ; et c'est là que le bât blesse. Nulle cohérence dans ces « millefeuilles argumentatifs » qui font flèche de tout bois et entremêlent, par exemple, contestation de l'existence du virus, puis de l'utilité des masques pour le combattre, et thèses sur la création intentionnelle du virus en laboratoire. Si l'on s'intéresse à d'autres thèses, comme « l'homme n'a jamais marché sur la Lune », ou bien encore le complot pédo-sataniste dénoncé par les QAnon, on s'aperçoit qu'à l'origine du discours complotiste il y a souvent... un ou plusieurs canulars, pris au premier degré et rendus sérieux par la magie des réseaux et la fameuse déformation du message (dite, assez injustement tant elle est universelle, « téléphone arabe »). Même chose avec les extraterrestres de Roswell ou la zone 51⁴, prétextes à d'innombrables fictions ou élucubrations bouffonnes (et à tout un marketing extrêmement lucratif, des tour operators aux peluches d'aliens), mais parfois prises au sérieux par quelques

4. Base militaire américaine dans le désert du Nevada, où certains conspirationnistes pensent que l'armée a caché une présence secrète d'aliens.

esprits en mal de révélations (pour le coup bien tardives puisque certains faits remontent aux années 1940).

Il semble établi que, à la faveur du délitement avancé des partis politiques traditionnels, et de la difficulté des vieilles « idéologies » politiques à faire recette, le complotisme aurait occupé le terrain, substituant notamment aux luttes sociales ou syndicales de nouveaux contenus, certes plus nébuleux et ambigus. Sans doute, parmi les adeptes récents du film *Hold Up*⁵, certains auraient pu, en d'autres temps, préférer une forme de militantisme plus classique, et un vocabulaire plus politisé. Pourtant, il ne s'agit pas d'une simple substitution idéologique, quelque chose a bel et bien changé radicalement : il s'agit du rapport à la croyance et à l'engagement. Les jeunes générations, en particulier, semblent désormais rétives à des formes traditionnelles de militantisme sur la durée, et les appareils syndicaux et même associatifs peinent souvent à recruter au-delà d'un engouement passager. C'est le régime même des croyances qui a muté : plus évanescentes, plus volatiles, plus précaires, plus vagues (mais souvent plus radicales, c'est vrai), celles-ci oscillent au gré des « buzz » sur les réseaux. Il y a fort à parier que la plupart des followers n'adhèrent pas aux théories complotistes au sens où l'on accordait foi à une idéologie à l'époque de la génération X. Le cas des adolescents de lycée avec lesquels j'ai mené une longue enquête⁶ éclaire sur la nouvelle éthique de

la conviction : à rebours de toute appartenance idéologique, la plupart des adolescents, si l'on excepte quelques rares fanatisés, n'adhèrent que du bout des lèvres, et jamais sans une grande distanciation qui caractérise leur génération. Le succès chez les adolescents d'aujourd'hui du terme « matrixé »⁷ – qui désigne couramment quelqu'un qui « s'y croit », qui reste dans son monde, y compris les éventuels partisans un peu trop convaincus par leur croyance aux Illuminati ou à d'autres fakes – est un indice révélateur de la pression sociale constante qui s'exerce, sous couvert de moquerie, envers les naïfs de toute sorte, geeks comme idéologues.

En conséquence, les analyses politologiques ou cognitivistes, si pertinentes qu'elles puissent être, n'épuisent peut-être pas le sujet. Habitués aux arènes politiques et à leur discours stratégique, les « experts » comme nombre de décideurs politiques, ne commettent-ils pas parfois l'erreur de penser le complotisme à l'image du marketing politique dont ils sont familiers ? En s'en tenant à la lettre des propos complotistes, systématiquement réduits à une « case » électorale, en diabolisant les complotistes, chez qui ils décèlent une menace pour les démocraties, les « experts » ne se laissent-ils pas prendre à un jeu de langage dangereux ? Le risque est grand, en effet, de tomber dans le piège de ce que l'on appelle « l'escalade symétrique » : chacun des deux interlocuteurs réagit en miroir de l'autre,

5. Film complotiste de 2020 émettant une série de « doutes » sur l'épidémie de Covid-19 : BARNERIAS, P., REOUTSKY, N. et COSSÉ, C. 2020. *Hold Up*, Paris, production Tprod, Tomawak, 163 min.

6. Julien Cueille, *Le Symptôme complotiste, Aux marges de la culture hypermoderne*, Eres, 2020.

7. Venant du film *Matrix* des Wachowski (1999) où le héros doit choisir entre la pilule bleue (rester dans la vision du monde mainstream) et la pilule rouge (découvrir la vérité ultime du réel) : le mot est ici employé pour moquer tous ceux qui, plus ou moins « perchés », se prennent un peu trop au sérieux.

et le clivage ne fait que se renforcer⁸. La prégnance du schéma dualiste théorie du complot/thèse officielle est telle que toute pensée critique du « système » est immédiatement reformulée et comprise en termes de « fake » versus « fact », ce qui laisse évidemment peu d'espace pour une pensée dialectique authentique.

UN ESPACE PÉDAGOGIQUE POUR TRAVAILLER LA QUESTION COMPLOTISTE : LE pari DE LA SUSPENSION DU JUGEMENT

L'expérience pédagogique de classes de lycée, en cours de philosophie et d'éducation civique, offre un tout autre espace. Les adolescents sont évidemment sensibles aux sirènes de certaines théories conspirationnistes, qui varient d'ailleurs suivant l'époque : depuis le début des années 2000, où le 11 septembre était au cœur des débats, puis 2015 avec les attentats de Charlie, jusqu'à la Covid plus récemment, les motifs évoluent au gré du buzz sur les réseaux. Seul quelqu'un qui n'a jamais travaillé avec des adolescents peut penser qu'il suffit de leur « faire la leçon » ou la morale, pour les convaincre⁹. En revanche, ils sont bel et bien capables de réfléchir, et de débattre. Jusqu'où sommes-nous, nous adultes, capables de les laisser parler, et surtout de leur laisser le temps pour qu'émerge une authentique pensée critique ?

Souvent la prudence, bien compréhensible, dicte une attitude de réserve (on évite d'en

parler), ou de repli : ainsi, certains établissements ou professeurs font le choix d'interdire aux élèves, dans le cadre de la séquence pédagogique, d'aller sur Internet ou, pour le moins, de consulter des sites complotistes. Pour ma part, j'ai fait le pari inverse, pas forcément le plus facile, celui de laisser chercher les élèves, en les encadrant bien entendu, lors de séances en classe où nous travaillons sur des ordinateurs. Lorsque nous abordons ces questions, je leur demande de récolter des documents en ligne, avec la consigne de respecter scrupuleusement une impartialité, qui n'est pas absence de jugement, mais suspension provisoire de jugement, entre sites complotistes (par ailleurs devenus presque impossibles à trouver sur le web depuis que les moteurs de recherche y ont mis bon ordre, non sans motif) et sites défendant les « thèses officielles ». Relativisme ? Certainement pas. Sur les attentats des Tours Jumelles, par exemple, je me refuse à leur asséner à l'avance la « bonne version », préférant l'argumentation, qui est à leur charge, et l'enquête, à toute affirmation péremptoire a priori. Si j'ai choisi cette posture en apparence « neutre » (je dis « en apparence », car je me réserve tout de même l'usage de quelques arguments solides in fine pour démontrer les allégations des sceptiques), ce n'est pas, bien entendu, sans avoir expérimenté auparavant l'inefficacité d'une approche plus « frontale », qui serait par exemple celle de l'historien énonçant simplement les « faits », généralement accueillis dans un scepticisme général.

8. Le cas de la loi Avia ou de la loi « anti fake news », visant à interdire purement et simplement certaines expressions, pourrait illustrer ce travers : toute la question est de savoir si de telles mesures peuvent être efficaces, ou ne font que renforcer le malentendu.

9. L'appellation « éducation morale et civique », ajoutée pour répondre à la demande sociale d'une opinion en mal de valeurs, pose d'ailleurs question de ce point de vue.

On jugera que je joue avec le feu, que je les laisse mettre tout sur le même plan ? Contrairement à ce qu'on pourrait craindre, cette posture n'est pas en faveur du conspirationnisme. Car le débat argumenté qui suit, en insistant sur la nécessité de justifier ses thèses, oblige à une approche bien plus précise que le simple énoncé d'une opinion à l'emporte-pièce au détour d'un tweet. La posture de retrait, qui met au centre de la classe l'exigence de vérification, et non la seule parole de l'enseignant, est appréciée par les élèves, qui se sentent investis d'une « capabilité » qu'on ne leur accorde pas toujours. Surtout, cette suspension du jugement désamorce les velléités provocatrices qui, chez mes élèves en tout cas, semblent une des motivations principales de leur prise de position « anti-système ». Jusqu'à présent, ils ont joué le jeu... et bien des opinions complotistes, fondées sur pas grand-chose, se sont fracassées sur la pierre de touche d'une démarche rationnelle un peu exigeante. Rien à voir avec la logique de confrontation des réseaux.

SOURÇAGE ET ESPRIT CRITIQUE

Mon statut de professeur de philosophie m'autorise, sinon m'enjoint, à développer un esprit critique qu'il faut naturellement guider et susciter à bon escient. Mais le temps est un allié, et la démarche de recherche informative aussi : le principal enjeu de cette séquence est de travailler sur les sources des documents, c'est-à-dire l'identification des sites internet et l'évaluation

de leur fiabilité. Tâche immense et cruciale ; or, dans l'établissement où j'exerce, la très grande majorité des élèves de Terminale n'a jamais pratiqué ce type de travail, ou l'a oublié. La plateforme Pix, censée évaluer les compétences informatiques et numériques des élèves, ne laisse quasiment aucune place à la formation de l'esprit critique : certes les principes en sont hautement proclamés¹⁰, mais plus rarement enseignés, en tout cas très peu mis en pratique. Le résultat est que, régulièrement, des élèves se retrouvent sur le site d'une secte, ou sur un site antisémite, sans le moindre soupçon : je pense pouvoir assurer que, dans les cas que j'ai en tête, et que je connais bien, aucun ne l'a fait sciemment ; la recherche des sources n'a pas été dans ce cas effectuée et ils n'y accordent aucune importance. Simplement, la plupart ne s'embarrassent pas et ne cherchent pas à identifier les sites (encore moins les vidéos, par définition bien plus difficiles à sourcer), habitués qu'ils sont à consommer des flux tellement massifs que l'on ne prend pas le temps de vérifier quoi que ce soit. Le dénuement informationnel de ces « digital natives »¹¹ est d'autant plus sidérant qu'ils passent un temps infini sur le web, et sont au courant de beaucoup de choses : mal, certainement. Plusieurs m'écrivent avec ingénuité que « si ce site est populaire, c'est qu'il est fiable », voire qu'il est fiable parce que doté d'une belle maquette et donc coûteux. Plus incroyable encore : ne sont pas rares les élèves qui croient qu'un site sécurisé (par un « https » par exemple) signifie un site dont le contenu est « vérifié », ou qui ne savent pas

10. Parmi les compétences évaluées par Pix figure l'importance de « se tenir au courant de l'actualité d'un sujet tout en étant en mesure de vérifier les sources et la fiabilité de l'information » ; par ailleurs « L'ÉMI (éducation aux médias et à l'information) vise une lecture critique et distanciée des contenus et des formes médiatiques. Notamment via le développement des usages du numérique » (<https://eduscol.education.fr/1538/former-l-esprit-critique-des-eleves>).

11. Nés dans les premières années du XXI^e siècle, ils sont réputés, bien à tort, maîtriser les outils numériques.

ce qu'est un site officiel, ni comment le reconnaître. De toute façon, leur scepticisme à l'égard des contenus jugés officiels (...ou de la TV, assimilée au pouvoir¹²) est à peu près total, et inversement proportionnel à leur absence de méfiance face aux contenus web et surtout vidéo.

Le passage par l'épreuve de la vérification des sources et par celle de la confrontation dépassionnée dissipe l'ébriété et désamorce le chahut provocateur, faisant apparaître les discours enflammés pro-complot pour ce qu'ils sont chez nombre de ces jeunes : un rôle¹³ dans le théâtre des confrontations intergénérationnelles. Performance carnavalesque plus qu'acte de résistance, leur contribution à la critique sociopolitique relève sans doute d'une forme de (mauvais) spectacle ou de pop art, sinistre et glauque.

COMPLOT ET « PERFUSION FICTIONNELLE »

Par ailleurs, et c'est un point largement négligé par la plupart des commentateurs, la flambée inquiétante des thèmes complotistes est à comprendre dans le contexte d'une fictionnalisation généralisée. J'entends par « perfusion fictionnelle » l'omniprésence quantitative (en heures de consommation de séries, animés et jeux scénarisés) et qualitative (en importance pour le vécu des sujets) des récits dans

notre culture hypermoderne. Pour bon nombre de collégiens, et même encore de lycéens, la consommation de jeux représente souvent, non pas un simple loisir, mais une activité quasi à plein temps¹⁴, qu'ils ou elles (surtout ils) considèrent comme ce qui est le plus important dans leur vie (après la famille, mais loin devant l'école). Au lycée, c'est souvent la consommation de séries qui prend le relais, ou plutôt se surajoute à la pratique des jeux, le visionnage d'animes restant très important. Il ne s'agit pas ici de porter un jugement, positif ou négatif, sur ces pratiques, mais de comprendre à quel point elles peuvent structurer le regard des adolescents, voire, bien au-delà de l'adolescence, des sujets hypermodernes : les « adultes » (mais qui dira à partir de quand on sort de l'adolescence aujourd'hui ?) ne sont pas en reste quant à l'utilisation de Netflix, voire la pratique vidéoludique¹⁵.

Or l'analogie entre fictions et théories du complot n'a rien d'anecdotique : s'il a été souvent relevé que les dernières étaient semblables à des récits de fiction, il faut ajouter que cette élation est réversible, de très nombreux récits, des mangas aux séries les plus regardées en passant par les scénarios de jeux, comportent des motifs complotistes. Est-ce à dire que les jeunes auraient perdu le sens de la réalité, qu'ils seraient en proie à une forme de psychose généralisée ? Les travaux de Serge Tisse-

12. Régulièrement je les entends critiquer TF1, non parce qu'elle serait une chaîne privée, mais justement parce qu'ils sont persuadés qu'il s'agit d'une chaîne d'Etat aux ordres du pouvoir.

13. Au sens du sociologue Erving Goffman.

14. 35 à 40h de jeux par semaine, selon mes interviewés, est un chiffre qui ne leur paraît nullement excessif, bien loin des 8h27 alléguées par les enquêtes internationales ; ce chiffre est évidemment variable et concerne plus les garçons que les filles, un peu plus les catégories sociales défavorisées, mais la segmentation sociale est assez peu parlante en termes quantitatifs, c'est plus le discours sur le jeu qui diffère.

15. L'âge moyen des joueurs est de 39 ans selon la dernière étude annuelle « *Les Français et le Jeu Vidéo* », réalisée par Médiamétrie.

ron sur les écrans¹⁶ ont eu raison de tels préjugés ; les choses sont plus complexes en effet. Plutôt qu'une épidémie de paranoïa, le succès des « fake news » pourrait être le symptôme d'un désir de prolonger l'insouciance propre au monde enchanté de l'adolescence, chez des jeunes par ailleurs tout à fait conscients des contraintes cruelles de la normativité sociale. Comme la consommation effrénée de jeux vise à renvoyer à plus tard les exigences scolaires, sans pour autant l'occulter complètement, le goût pour les conspirations obéit au même type de déni, comme quand on éteint son réveil le matin. En cultivant les thèmes évidemment populaires des Illuminati ou des groupes mystérieux agissant dans l'ombre, les fictions mainstream utilisent des ficelles bien connues de la narratologie. Les promoteurs des sites antivax ou QAnon surfent sur les mêmes procédés de storytelling : leur public a le sentiment de continuer à jouer, comme on laisse, par paresse, l'épisode suivant de la série se lancer automatiquement.

LE CAS ECO : COMMENT DÉLIMITER LA FRONTIÈRE FICTION/RÉALITÉ ?

Le plus illustre des universitaires anticomplotistes, Umberto Eco, a passé sa vie à traquer les ressorts narratifs des histoires de complots : dans *Le Pendule de Foucault* (1988), il mêle à plaisir et d'une manière délirante tous les motifs ésotériques, des Templiers aux francs-maçons en passant par les Jésuites et les Cathares, dans une épopee troublante dont le lecteur ressort à la fois dégoûté et fasciné. S'agissant d'une

œuvre romanesque, il n'est évidemment pas question de jugement sur ces discours, dont cependant le caractère parfaitement bouffon suffit à dénoncer l'inconsistance, sans compter les prises de position très claires d'Eco dans ses ouvrages théoriques et ses engagements personnels. Cependant, lorsqu'en 2011 il publie *Le Cimetière de Prague*, une nouvelle somme romanesque sur le complot, cette fois centrée sur l'antisémitisme de la fin du XIX^e siècle, un seuil semble franchi. Certes, les propos des personnages (la plupart réels, sauf le principal protagoniste) sont toujours aussi délirants et grotesques ; mais l'immersion durable dans un tel cloaque, sans que rien ne vienne faire barrage au flux de propos haineux, laisse une impression de grand malaise. Comment interpréter un récit qui se donne comme roman, tout en étant nourri de références historiques exactes aux mouvements antisémites européens de l'époque des Protocoles des Sages de Sion ? Eco, par ailleurs signataire du manifeste de l'association *Sinistra per Israele* [La gauche pour Israël], a également préfacé l'album graphique de Will Eisner *Le Complot, l'histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion* (2005), préface qu'il termine ainsi : « on se doit de combattre le Grand Mensonge et la haine qu'il répand »¹⁷. Pour autant, des critiques se sont fait jour, d'abord au sein de l'Église catholique, qui, la première, dénonce une complaisance peut-être suspecte, susceptible de piéger le lecteur naïf qui ne serait pas en mesure de faire la part du contrat de lecture propre à un récit de fiction¹⁸. Le « pacte fictionnel » propre au récit romanesque repose en effet, sur une convention tacite,

16. Notamment 3-6-9-12 : *Apprivoiser les écrans et grandir*, Paris, Eres, 2013.

17. Umberto Eco, « Introduction », in Will Eisner, *Le Complot, l'histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion*, Grasset, 2018.

18. Lucetta Scarafia, historienne catholique, dans un article de *L'Osservatore Romano* du 30 octobre 2010.

jamais clairement explicitée par les romanciers, et souvent brouillée à dessein, comme c'est le cas chez Eco. La « suspension de l'incrédulité », par laquelle on accepte d'entrer dans l'univers fictif, et qui permet le plaisir du récit, n'est pas censée valoir une fois le livre reposé, ou l'écran éteint. Mais il arrive que les fictions nous hantent et que le cadre narratif se délite.

Comment justifier cette avalanche d'élucubrations jamais remises en cause, jamais rééquilibrées par un personnage positif ? Comme le note Pierre-André Taguieff, « plutôt qu'à un décryptage et à un démontage des accusations mensongères et des stéréotypes antijuifs, c'est à un renforcement des préjugés qu'il risque d'avoir contribué, du moins pour une partie de son lectorat »¹⁹. L'*« affaire Eco »* apparaît révélatrice d'une porosité entre fiction et réalité qui, pour ne pas être nouvelle, éclaire singulièrement, au-delà de son seul cas, le théâtre d'ombres de notre hypermoderneité. Eco n'aura cessé, à travers toute son œuvre, théorique comme romanesque, de creuser la veine de la confusion généralisée du pacte fictionnel : à l'heure de l'effondrement des grands récits et de l'érosion de la plupart des idéologies issues des siècles antérieurs (des Lumières au marxisme en passant par le républicanisme laïc), la surabondance des informations non triées donne le vertige et efface les repères.

La vérité se distingue mal de l'illusion, et le roman, qui depuis les origines (Don Quichotte) prospère sur un certain goût de la

mystification, mais aussi une relecture des mythes²⁰, devient le genre majeur, trouble à souhait, porteur de la vanité de l'illusion référentielle.

Faut-il, dès lors, réduire les propos conspirationnistes à un donquichottisme ludique ? Bien sûr que non : la vigilance face aux dérives, bien réelles, des théories du complot, dans leurs répercussions politiques, reste plus que jamais de mise. Il faut donc, comme l'a fait d'ailleurs Eco, dénoncer avec la plus grande vigueur les propos négationnistes et les appels à la haine. Mais pour toute une frange du public, ni militante ni politisée, la portée des thèses anti-système n'est pas de cet ordre, et les prophylaxies institutionnelles se trompent parfois de cible : plus qu'un acte de mobilisation, il s'agirait, en tout cas chez les adolescents que j'ai pu rencontrer, d'une forme de rêve éveillé qui vise à différer un peu plus longtemps le passage à l'âge adulte, comme s'ils disaient « laisse-moi jouer encore un peu ». Un jeu à haut risque : c'est précisément dans cette zone intermédiaire entre enfance et âge adulte, jeu et sérieux, toute-puissance fantasmée et réalité, que les pires cauchemars peuvent prendre naissance. Le travail pédagogique suppose ici bien autre chose qu'une rectification des « biais cognitifs ». Un accompagnement global, un « prendre soin » des adolescents, notamment à partir des « mythes » contemporains qu'ils s'approprient, au moment où ils entrent dans un monde de plus en plus confus et inquiétant, où les adultes eux-mêmes semblent avoir perdu leurs repères.

19. Pierre-André Taguieff, « Eco peut-il écrire ce qu'il veut ? », interview dans *Le Figaro*, 17.03.2011. Le rabbin Riccardo di Segni s'en était déjà ému dans une interview de 2010 au journal italien *L'Espresso*.

20. Julien CUEILLE, *Mangas, sagas, séries : les nouveaux mythes adolescents. Devenir soi-même par la fiction*, Toulouse, Eres, 2022.

ENTRETIEN AVEC LAURENT CORDONIER

« Pour mieux lutter contre le complotisme, il faut bien mesurer le phénomène »

PROPOS RECUEILLIS PAR **SAMUEL LEENHARDT**



LAURENT CORDONIER

Laurent Cordonier est sociologue. Après avoir obtenu un doctorat en sciences sociales à l'Université de Lausanne et mené des recherches dans des laboratoires de psychologie cognitive en Europe et aux États-Unis, il poursuit ses travaux sur les rapprochements possibles entre sociologie et sciences cognitives au GEMASS, un laboratoire de l'Université de la Sorbonne, et sur les questions de désinformation en tant que Directeur de la recherche de la Fondation Descartes. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *La nature du social : L'apport ignoré des sciences cognitives* (PUF, 2018).

Comment mesurer le succès et la pénétration des idées complotistes dans la société ? S'agit-il d'un phénomène minoritaire, qui gangrène néanmoins l'espace des discussions publiques, ou d'un phénomène qui se généralise massivement et vient bouleverser de fond en comble le fonctionnement des sociétés démocratiques ? Pourquoi l'antisémitisme semble-t-il un passage obligé pour la plupart des théoriciens du complot ? De quelles données dispose-t-on pour évaluer le phénomène ? Rencontre avec le sociologue Laurent Cordonier pour qui la lutte contre le complotisme passe d'abord par une mesure précise de cette réalité de notre paysage politique contemporain.

« La méthode la plus courante pour mesurer la diffusion des idées complotistes dans la société est celle du sondage – comme par exemple ceux menés par l'IFOP pour Conspiracy Watch et la Fondation Jean-Jaurès à l'occasion de leurs enquêtes sur le complotisme en 2018 et 2019. Il s'agit sans doute d'un bon moyen d'estimer la popularité des thèses complotistes dans la population et la manière dont cette popularité évolue année après année. Cependant, cette méthode par sondage souffre de plusieurs limites, à la fois théoriques et pratiques. Ces limites tiennent surtout au fait que l'on mesure l'adhésion à certaines thèses, c'est-à-dire que l'on demande aux sondés s'ils adhèrent ou non à tel ou tel item particulier. Par exemple : « Croyez-vous que le gouvernement américain soit impliqué dans les attentats du 11 septembre 2001 ? » ou « Croyez-vous que l'accident de voiture qui a causé la mort de Lady Diana était en fait un assassinat maquillé ? ».

Le premier problème, évident, est donc que l'on n'a d'informations que sur les thèses précises qui sont testées, et pas nécessairement sur le complotisme « en soi », ce qui peut conduire à des interprétations erronées. Ainsi, certains résultats des enquêtes de l'IFOP sur le complotisme avaient été présentés de façon trompeuse, ce qui avait provoqué des critiques légitimes sur les réseaux sociaux, même si elles n'étaient pas toujours bien intentionnées. Le problème n'était pas ici dans les sondages eux-mêmes, mais dans le fait d'affirmer, à partir de leurs résultats, que « 79 % des Français croient à au moins une théorie

complotiste »²¹, sous-entendant par là qu'ils seraient complotistes. C'est abusif, car si on avait mesuré l'adhésion à quelques dizaines de théories du complot de plus, on se serait sans doute aperçu que 100 % des Français sont conspirationnistes selon ce critère...

Un autre problème tient au fait que, bien qu'on parle de « théories du complot », il ne s'agit en fait pas d'objets théoriques particulièrement précis et structurés. On s'aperçoit ainsi que les gens qui sont sensibles au complotisme peuvent croire en même temps à plusieurs versions d'un même complot supposé, même quand elles sont contradictoires entre elles. Par exemple, une étude a montré que les individus qui disent croire que la princesse Diana a simulé sa propre mort ont davantage tendance que les autres de déclarer croire qu'elle a été assassinée... Par ailleurs, les sondages sur le sujet risquent toujours de susciter l'adhésion à des théories du complot auxquels certains répondants sont confrontés pour la première fois.

On saisit par là une des caractéristiques centrales du complotisme : il ne s'agit pas tant d'un ensemble bien délimité de théories dont on pourrait mesurer précisément la diffusion dans la population, que d'une tendance à rejeter toute explication dite « officielle » d'un phénomène ou d'un événement. Le complotisme consiste d'abord en une remise en cause radicale des discours et récits « officiels », au sein desquels il s'agit alors de chercher des anomalies, qui sont toujours présupposées. Dès lors que l'explication « officielle » (c'est-à-dire, celle

²¹. « Enquête sur le complotisme » menée par l'Ifop pour la Fondation Jean-Jaurès et Conspiracy Watch, décembre 2017.
Disponible ici : <https://www.ifop.com/publication/enquete-sur-le-complotisme/>

qui est communément admise par des représentants d'institutions, des journalistes, des scientifiques, des historiens...) est réputée ne pas tenir debout, il se forme un vide explicatif qui peut potentiellement être comblé par n'importe quelle explication concurrente. En ce sens, le complotisme est le symptôme d'une méfiance radicale qui se cristallise dans une adhésion marquée à des thèses très diverses. Les théories du complot sont crues parce qu'elles apparaissent comme alternatives, et non pour leur mérite propre ou les preuves qui les appuieraient.

Pour lutter de façon pertinente contre le complotisme, il vaut donc mieux mesurer le phénomène en prenant en compte sa spécificité. La méthode par sondage permet d'évaluer l'adhésion à des thèses particulières, mais elle s'avère limitée en raison des contours flous du phénomène complotiste, et de l'apparition constante de nouvelles théories. C'est pourquoi la recherche en psychologie sociale et cognitive préfère recourir à des échelles standardisées de mesure de la sensibilité au complotisme. Avec cette méthode, il ne s'agit pas de tester l'adhésion à des thèses particulières, mais à des propositions génériques, du type : « il existe des sociétés secrètes qui manipulent la marche du monde ». On ne demande pas au répondant s'il est d'accord ou pas, mais à quel degré il estime cette proposition probable ou réaliste, de « pas du tout » à « extrêmement ». Selon les échelles, on teste entre 5 et 15 items génériques de ce type et on moyenne le score de chaque répondant, ce qui permet d'estimer sa sensibilité aux thèses complotistes. En fait, cette méthode cherche à mesurer le degré de ce qu'on appelle une

« idéation complotiste », c'est-à-dire une tendance plus ou moins marquée à croire en des théories du complot.

Mesurer une disposition générique à croire à des théories de ce type, plutôt que l'adhésion à une thèse particulière, permet de s'affranchir des éléments contextuels de chaque théorie particulière, qu'ils soient historiques ou nationaux, et donc d'affiner l'analyse. L'intérêt est alors de pouvoir étudier les corrélations entre cette mesure et diverses variables, par exemple le niveau d'éducation ou l'âge... C'est le meilleur moyen pour analyser quels sont les facteurs de sensibilité au complotisme. Cependant, cette méthode présente aussi des limites, et elle n'est pas forcément le meilleur moyen pour dire quelque chose de la prédiction du complotisme dans une société.

En effet, elle a le défaut de produire des résultats qui sont difficilement communicables auprès du grand public. Il est beaucoup plus simple de dire « X % de la population croit que... », que de dire « les gens se situent en moyenne à tel niveau sur une échelle de 0 à 10, avec X % de la population qui sont à 10 ». L'interprétation des résultats est beaucoup moins évidente, et il n'y a pas de limite définie à partir de laquelle on pourrait dire que quelqu'un est complotiste, puisqu'il s'agit d'un continuum. D'ailleurs, on ne sait pas où devrait se situer le niveau « normal » de sensibilité au complotisme au sein d'une société, et personne n'obtient jamais un score tout à fait nul. C'est d'ailleurs assez compréhensible : si l'on est confronté à une affirmation du type « le gouvernement assassine des gens à l'insu de sa population »

et qu'on est, par exemple, aux États-Unis, ce serait méconnaître l'histoire de la CIA que de répondre « non, c'est impossible ». Même pour un Suisse comme moi, pour qui la question est historiquement moins brûlante, je ne suis pas sûr qu'il serait entièrement raisonnable d'affirmer que c'est complètement inimaginable. Les résultats que l'on obtient par cette méthode sont donc solides scientifiquement, mais assez nuancés, et ont pour principal intérêt de permettre d'estimer quelles sont les variables associées au développement d'une idéation complotiste.

Avec Gérald Bronner et Florian Cafiero, nous avons conduit une étude empirique²² qui nous a permis de comparer les niveaux de sensibilité au complotisme entre différents pays (y compris la France), et d'identifier les paramètres macrosociologiques qui favorisaient cette sensibilité. Nous sommes partis des données d'un sondage international effectué par YouGov²³, qui avait ce défaut de tester principalement l'adhésion à des théories particulières. Cela pose bien sûr problème dans une comparaison internationale, car des facteurs culturels ou politiques nationaux pourraient influencer l'adhésion à une théorie donnée. Par exemple, on pourrait penser que c'est en raison d'un sentiment anti-américain que les populations de certains pays adhèrent davantage à la théorie selon laquelle le gouvernement américain aurait organisé les attentats du 11 septembre, et non parce que l'idéation complotiste y serait particulièrement pré-

gnante. Cependant, en isolant une question suffisamment générique pour se rapprocher de celles d'une échelle standardisée, nous avons pu contrôler et vérifier que nos données n'étaient pas trop affectées par le contexte culturel ou politique.

Un des résultats les plus intéressants de cette comparaison internationale est qu'il semble y avoir, paradoxalement, une sorte de rationalité du complotisme. En effet, parmi les facteurs influençant la sensibilité au complotisme de la population d'un pays, un des plus décisifs semble être le sentiment de corruption des élites. Je dis « sentiment » car si la population ne percevait pas les élites comme corrompues – quand bien même elles le seraient – elle ne se tournerait pas vers des théories complotistes. Mais il ne s'agit pas seulement d'une impression : nous nous sommes servis d'un indice qui prend aussi bien en compte le ressenti des gens que des faits objectifs de corruption. Et donc, plus un pays est corrompu et perçu comme tel, plus ses habitants ont tendance à être complotistes. Par ailleurs, moins il est démocratique (au sens du Democracy Index), plus sa population est sensible au complotisme.

Dans la majorité des études sur le complotisme, la défiance à l'égard des institutions politiques et médiatiques ressort d'ailleurs comme étant un prédicteur central de la sensibilité au complotisme. Mais, dans un certain nombre de cas et de pays, il peut y avoir de bonnes raisons à cette méfiance. Le problème est que cela risque de conduire

²². Cordonier, L., Cafiero, F., & Bronner, G. (2021). "Why are conspiracy theories more successful in some countries than in others? An exploratory study on Internet users from 22 Western and non-Western countries." *Social Science Information* 60(3), 436-456.

²³. YouGov est une société internationale de sondages et d'étude de marché basée sur Internet.

les gens à adhérer à n'importe quelle théorie qui apparaît comme alternative. La situation est alors complètement paradoxalement : les gens se mettent à croire à des thèses fausses pour de « bonnes raisons ».

Est-ce qu'il a une spécificité de l'antisémitisme, ou est-ce un complotisme comme un autre ? C'est une vraie question. Sous certains aspects, l'antisémitisme est une forme de pensée complotiste comme les autres, mais il présente tout de même certaines spécificités remarquables. En effet, l'antisémitisme est au cœur des plus vieilles théories du complot qu'on connaît – le complotisme n'ayant bien sûr pas attendu le développement d'Internet pour exister. Par exemple, la thèse des Juifs empoisonneurs de puits remonte au Moyen Âge. Un peu plus proche de nous, on trouve un texte comme les Protocoles des Sages de Sion.

Dans un article que j'ai écrit avec Sébastien Dieguez pour TANGRAM²⁴ (revue de l'Office fédéral suisse contre le racisme et l'antisémitisme), nous soutenons que l'incroyable longévité historique de l'antisémitisme ne peut s'expliquer sans sa composante complotiste. Au fond, il est impossible d'être antisémite si l'on fait l'économie de l'idée d'un complot Juif global. Par définition, dans le complotisme, il s'agit d'identifier un groupuscule, une « élite » qui agirait pour son bien, au détriment du reste de l'humanité. Ce groupe est secret, compétent et dissimule ses funestes intentions. Or, il existe tout un imaginaire historique qui prédispose la communauté juive à jouer le rôle du groupuscule malfaisant dans les

récits complotistes. Il n'est dès lors malheureusement pas surprenant de voir resurgir l'antisémitisme dans toutes les formes de théories du complot contemporaines. Par exemple, la figure de Soros est centrale dans l'imaginaire des mouvances QAnon ou antivax. En réalité, le complotisme est extrêmement innovant tout en réactivant toujours les mêmes trames narratives.

Ce qu'il faut souligner, c'est que les théories du complot nourrissent et légitiment la haine à l'égard de certaines communautés. Pour pouvoir détester l'autre, qu'il soit juif, étranger ou quoi que ce soit, il faut lui attribuer des intentions mauvaises. On ne peut pas juste le détester comme ça, gratuitement : il faut se donner de bonnes raisons pour se sentir légitime dans sa haine. Une des manières de le faire est de construire un narratif dans lequel la communauté visée est présentée comme maléfique, puissante et compétente, capable d'organiser des machinations invraisemblablement compliquées. En même temps – toujours les paradoxes de la pensée complotiste – les comploteurs sont étonnamment maladroits. Ils mettent en place un plan diaboliquement efficace et précis, mais oublient systématiquement un détail grossier que le « théoricien » du complot sera capable de repérer en faisant « ses propres recherches » sur Internet, démasquant ainsi une machination globale depuis son smartphone...

Il faut encore noter que les grands récits complotistes comportent très souvent une composante religieuse ou, au moins, spirituelle. La recherche contemporaine parle

^{24.} Cordonier L., Dieguez S., « Le complotisme, moteur du racisme », TANGRAM, n° 45, 2021.

d'ailleurs de « conspiritualité » pour qualifier le phénomène. Ces récits mettent en scène un combat des forces du mal contre celles du bien, dans un narratif qui transcende les distances temporelles et géographiques. Le complot dénoncé est dès lors éternel et mondial. En France, cette tendance est bien illustrée par le complotisme d'Alain Soral, qui fait du Juif l'ennemi millénaire, ou par celui de Dieudonné Mbala Mbala, chez qui la figure du Christ devient celle de la résistance au complot juif mondial. Ces récits trouvent ainsi un écho particulier au sein de mouvances chrétiennes traditionalistes d'extrême droite.

Donc, pour résumer, oui, il y a quelque chose de très particulier dans le rapport du conspirationnisme aux Juifs, mais en même temps, cela relève du narratif le plus classique des théoriciens du complot. Le complot juif fait nécessairement partie du « package » complotiste. On n'est pas forcément « platiste »²⁵ quand on est complotiste, mais immanquablement on finit par tomber sur des théories du complot juif. Il n'y a pas un récit complotiste un peu englobant qui ne fasse référence à cette figure-là. La recherche psychologique montre qu'il existe une disposition générique à adhérer aux théories du complot : le meilleur prédicteur de la croyance en une théorie du complot déterminée, c'est la croyance en une autre théorie du complot. On finit donc généralement par les accepter en bloc. Et dans ce bloc, l'antisémitisme est systématiquement présent.

Si l'on s'intéresse aux facteurs de sensibilité au complotisme, on observe qu'ils relèvent en partie d'une difficulté à traiter correctement la masse d'informations à laquelle nous sommes confrontés. Cela aboutit bien souvent à accorder une confiance démesurée à des thèses tirées pas les cheveux, dénuées de base solide. Ainsi, la recherche a identifié des facteurs cognitifs au complotisme. L'un d'entre eux est le manque de pensée analytique, c'est-à-dire une pensée trop intuitive. Pour schématiser, on peut distinguer chez chacun de nous un système de pensée analytique et un système intuitif. Le second consiste en une série de raccourcis cognitifs qui ont été sélectionnés au cours de l'évolution de notre espèce pour répondre aux exigences de notre environnement et traiter l'information de manière rapide et automatique. En général, ces raccourcis nous permettent d'appréhender plutôt correctement le monde, mais ils peuvent aussi nous tromper : c'est par exemple le cas quand on confond corrélation et causalité, sans prendre en considération la possibilité qu'il s'agisse d'une coïncidence. Le système analytique permet justement d'inhiber cette réponse immédiate. C'est cette inhibition qui fait parfois défaut chez les individus qui se fient beaucoup à leur instinct, à leur intuition, ce qui les rend plus susceptibles de voir des liens là où il n'y en a pas, de croire à des théories du complot et, plus généralement, à de fausses informations.

25. Les « platonistes » désignent les membres de la communauté qui croit que la Terre est plate. Ceux qui soutiennent que la Terre est ronde seraient, selon les platonistes, victimes d'un complot notamment alimenté aujourd'hui par la NASA et la CIA... Selon une étude menée par l'IFOP pour l'Institut Jean Jaurès et l'Observatoire Conspiracy Watch plus de 9 % des Français croient « possible que la Terre soit plate et non pas ronde comme on nous le dit depuis L'école ».

Reconnaitre le rôle de facteurs cognitifs dans la sensibilité au complotisme ne revient bien sûr pas à dire que les facteurs environnementaux, sociaux, ne jouent pas eux aussi un rôle central. Ainsi, le niveau de corruption, le déficit démocratique ou le manque de liberté de presse sont des facteurs de risque de la sensibilité au complotisme, tout comme l'omniprésence de fast-food est un facteur de risque de l'obésité. Plus généralement, l'existence d'un milieu informationnel dégradé, où l'on est saturé d'informations de qualité très variable et où il devient extrêmement difficile de se positionner est un facteur de risque.

C'est pourquoi il est si important, pour lutter contre le complotisme dans nos sociétés, de donner aux individus de bonnes raisons de faire confiance à leurs institutions politiques et médiatiques. Il faut améliorer la qualité du journalisme et encourager des initiatives comme le Conseil de déontologie journalistique et de médiation (CDJM), lutter pour la transparence des institutions et contre la corruption. En effet, les scandales de corruption comme celui qui vient d'éclater au niveau européen, font à l'évidence le lit du complotisme. »

ARTICLE DE RUDY REICHSTADT

L'antisémitisme, au cœur du complotisme ?



RUDY REICHSTADT

Rudy Reichstadt est Directeur de Conspiracy Watch, auteur de *L'Opium des imbéciles* (Grasset, 2019) et animateur du podcast « Complorama » sur France Info.

L'antisémitisme est un complotisme, sans doute le plus ancien et le plus durable, ne cessant de se métamorphoser au cours de l'Histoire. Si toutes les théories du complot contemporaines ne témoignent cependant pas intrinsèquement d'un antisémitisme, elles en empruntent souvent les traits ; quand elles ne s'y ressourcent pas directement, réactivant la haine anti juive dans l'espace public. Rudy Reichstadt, Directeur de *Conspiracy Watch*, l'auteur de *L'opium des imbéciles : Essai sur la question complotiste* (Grasset, 2019) et de *Au cœur du complot* (Grasset, 2023) revient sur une actualité de l'antisémitisme au cœur des théories du complot en permanente gestation.

Rudy Reichstadt

ARTICLE

Il y a un peu plus de trente ans, un juriste américain, Mike Godwin, constatait que « plus une discussion en ligne se prolonge, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de 1. » Personne ne semble encore avoir songé à formuler, sur ce modèle, qu'à mesure qu'on arpente le vaste continent des théories du complot, la probabilité d'y rencontrer des discours à caractère antisémite s'approche très rapidement de 1. Est-ce à dire qu'il existe comme une fatalité, une loi implacable en vertu de laquelle l'antisémitisme serait la Vérité du complotisme, cachée et indicible, un de ses cœurs toujours battants ?

De fait, on pourrait remplir plusieurs volumes d'une encyclopédie rien qu'avec les complots imaginaires, petits et grands, que l'on a attribués aux Juifs à travers l'Histoire. Pierre-André Taguieff note ainsi que « le thème de la conspiration juive mondiale est esquissé au milieu du XII^e siècle en Angleterre »²⁶ avec la première accusation de meurtre rituel. Et David Nirenberg de rappeler que « la première caricature antisémite que nous connaissons date de 1233 et vient d'Angleterre. On y voit une cité dominée par une armée de démons et au centre un démon tenant par le nez un Juif et une Juive. Au-dessus d'eux, l'Antéchrist à trois têtes, couronné à l'image du roi d'Angleterre (recevant les taxes de la cité opprimée par son armée démoniaque ou fiscale). Or son nom n'est pas celui d'Henri III, qui règne alors, mais du puissant banquier juif

Isaac de Norwich ! »²⁷ Viennent ensuite les accusations de profanation d'hosties (1290), d'empoisonnement des fontaines et des puits (1321), puis de conspiration pour répandre la peste (1347). De manière générale, ce à quoi les Juifs sont accusés d'aspirer, c'est à la domination du monde, rien de moins. Pour y parvenir, ces comploteurs congénitaux planifieraient la destruction de la Chrétienté. Avec la modernité, les griefs évoluent. Ce sont désormais toutes les valeurs traditionnelles que les Juifs chercheraient à abattre, s'ingéniant pour cela à pervertir la jeunesse par la pornographie, l'homosexualité, le rock et la drogue, à infiltrer toutes les couches de la société (on les en accuse déjà au XVI^e siècle, dans ce fameux faux, précurseur des Protocoles des Sages de Sion, que constitue la lettre des Juifs de Constantinople aux rabbins de Saragosse²⁸) et à s'emparer de tous les leviers de pouvoir de la société : finance, médias, politique, showbiz... D'où l'extraordinaire variété de leurs interventions. L'imaginaire antisémite fait cohabiter les complots les plus formidables avec les complots les plus prosaïques. Les Juifs seraient derrière les Pokemon et le trafic international d'organes ; derrière l'extermination des abeilles dans les campagnes et le génocide programmé des « Gentils ». Ils auraient orchestré la traite négrière transatlantique et mis la main sur les banques centrales ; auraient poussé Salman Rushdie à écrire son livre *Les Versets sataniques* tout en complotant la ruine de l'industrie touristique égyptienne au moyen de requins entraînés

26. Pierre-André Taguieff, *Les Théories du complot*, coll. « Que sais-je ? », PUF, 2021.

27. « Entretien : David Nirenberg et l'antijudaïsme comme manière de penser », propos recueillis par David Haziza, K. *Les Juifs, l'Europe, le XXI^e siècle*, 14 septembre 2022.

Disponible ici : <https://k-larevue.com/entretien-david-nirenberg-et-lantijudaisme-comme-maniere-de-penser/>

28. Voir Gonzalo Álvarez Chillida, *El Antisemitismo en España : La imagen del judío* (1812-2002), Madrid, Marcial Pons, 2002.

spécialement par le Mossad pour semer la terreur dans la mer Rouge. Leur intense activité conspiratrice à travers l'histoire aurait déclenché révoltes, crises économiques et guerres mondiales (dans la charte fondatrice du Hamas palestinien, on lit qu'« il n'existe aucune guerre dans n'importe quelle partie du monde dont ils ne soient les instigateurs »), mais ces infatigables auraient encore eu le temps de contrôler en secret la franc-maçonnerie.

Depuis plus d'un siècle et demi, alors que l'antisémitisme racialiste prenait le pas sur l'antijudaïsme traditionnel, l'accusation selon laquelle les Juifs aspirent à la « domination universelle » s'est substituée à l'antique procès en déicide. Auschwitz aurait pu – aurait dû – constituer la plus spectaculaire réfutation factuelle du mythe du « complot juif mondial ». Il a pourtant survécu, sous la forme à peine euphémisée du « complot sioniste international », une idée logée au cœur des Protocoles des Sages de Sion, ce faux présentant un plan de conquête du monde par les Juifs. Lorsqu'en 2014, l'IFOP a soumis pour la première fois cet énoncé portant sur l'existence d'un « complot sioniste » à un échantillon représentatif de Français, ils étaient 16 % à l'approuver. Quatre ans plus tard, ils seront 22 % à considérer qu'il existe un « complot sioniste international ». Cette croyance ne se distribue évidemment pas de manière égalitaire selon les affinités politiques des sondés qui sont ici, plus que le diplôme, le niveau de vie, la catégorie socio-professionnelle ou l'âge, la variable la plus prédictive. Les plus sensibles à la thèse du « complot sioniste international » sont

ainsi surreprésentés chez les sympathisants du Rassemblement national (36 %) et de la France insoumise (33 %) et nettement sous-représentés chez les sympathisants de la majorité présidentielle (12 % République en Marche, 9 % Modem). Chez ceux qui se définissent comme « Gilets jaunes », cette croyance atteint 44 % (contre 24 % qui n'y souscrivent pas et 32 % qui ne se prononcent pas).

On envisage communément l'antisémitisme comme le symptôme d'une crise morale, politique, économique et sociale. On n'imagine pas que l'antisémitisme puisse être aussi une cause : la cause d'un ressassement continu et en cela, l'entrave à tout auto-questionnement. En nous appuyant sur un plateau ce dérivation providentiel vers qui tourner notre colère, notre ressentiment, la bile de notre frustration accumulée, l'antisémitisme fait obstacle à toute remise en cause personnelle ou collective et condamne ses sectateurs à la répétition et à l'inertie. L'érection d'une minorité en bouc émissaire semble répondre à un besoin anthropologique comme l'avaient vu James George Frazer puis René Girard. Pour Hans Magnus Enzensberger, « [le perdant radical] doit trouver des coupables qui sont responsables de son sort ». « Les puissances menaçantes qui se sont liguées contre lui ne sont pas difficiles à identifier, [poursuit l'essayiste allemand]. En général, il s'agit d'étrangers, des services secrets, de communistes, d'Américains, de multinationales, d'hommes politiques, d'infidèles. Presque toujours ce sont aussi des Juifs »²⁹.

^{29.} Hans Magnus Enzensberger, *Le Perdant radical*, Gallimard, 2006, p. 19.

Entendons-nous bien : toutes les théories du complot ne sont pas antijuives, loin s'en faut. Et s'il est difficilement contestable que l'antisémitisme moderne repose essentiellement sur « l'idée d'une conspiration juive à l'échelle planétaire »³⁰, les contre-exemples sont nombreux qui interdisent de conclure que le complotisme serait, par essence, antisémite. La preuve : on trouve des théories du complot sur tout, y compris sur l'assassinat d'Yitzhak Rabin qu'une frange de la droite nationaliste israélienne, difficilement suspecte d'antisémitisme, attribue à un complot de la gauche. Aucune fatalité donc. Pourtant, on bute sur ce constat : le complotisme est souvent antisémite, plus qu'il ne devrait l'être au regard du poids démographique des Juifs dans le monde (0,2% de la population totale). Ainsi, observer la complosphère, c'est constater qu'il ne se passe pas une seule semaine sans que de nouveaux contenus visant les Juifs n'y soient publiés.

Les dérapages antisémites jalonnent la culture complotiste contemporaine. Pierre Birnbaum ne soulignait-il pas dans les colonnes du Monde qu'« on a sous-estimé l'élément antisémite » de l'assaut contre le Capitole le 6 janvier 2021 ? Comme le rappelait l'historien, « nombre de personnes arboraient des pancartes antisémites, brandissaient The Turner Diaries, la « Bible » de l'alt-right américaine qui prévoit la destruction de Washington, l'enfermement des Juifs et des Noirs dans de gigantesques camps de concentration. Les néonazis du NSC-131 étaient présents tout comme les Proud Boys qui revêtaient parfois des tee-shirts sur lesquels figure « 6MWE »

pour « 6 Millions Wasn't Enough » (« 6 millions ne suffisaient pas », en référence au nombre de Juifs tués par les nazis). »

D'antisémitisme il a en outre presque immédiatement été question avec l'apparition de la pandémie de Covid-19. Le 24 février 2020, le site conspirationniste suisse germanophone Kla.tv (« Kla » pour « Klagegemauer », le « Mur des Lamentations » en allemand) publiait sur YouTube une vidéo rapidement virale soutenant la thèse selon laquelle le milliardaire américain George Soros serait derrière le nouveau coronavirus, présenté comme une « arme biologique » fabriquée en laboratoire.

Le 3 mars 2020, le polémiste multi-condamné Dieudonné assénait dans une vidéo que « le coronavirus et sa propagande de terreur vont justifier une crise financière hors du commun par laquelle Rothschild et consorts vont dérober la totalité de l'épargne des moutons partout sur la planète ».

Le même jour réémergeait sur les réseaux sociaux une citation apocryphe de Jacques Attali – autre bête noire des complotistes – attribuant trompeusement à l'ancien conseiller de François Mitterrand la phrase selon laquelle « une petite pandémie permettra d'instaurer un gouvernement mondial » !

Le 25 mars 2020, sur YouTube, Alain Soral, à la tête d'Égalité & Réconciliation, l'un des sites complotistes les plus visités de France (il a culminé à près de 10 millions de visites par mois), dressait une liste de Juifs

³⁰. Walter Laqueur, *L'Antisémitisme dans tous ses états*, Markus Haller éditions, 2010, p. 125.

« aujourd’hui en charge de la médecine d’État » : « Nous avons donc Lévy, Buzyn, Hirsch, Guedj, Deray, Jacob, Salomon... Enfin, je veux dire... C'est la Liste de Schindler, hein ! ». Dans la foulée, le site néo-nazi « Démocratie participative », bloqué par les fournisseurs d'accès Internet par décision de justice mais parvenant malgré tout à recevoir un demi-million de visites mensuelles, titrait sur « Le complot juif contre la France ». Un diagramme circulait alors sur les forums complotistes cartographiant le « complot judéo-maçonnique » derrière la Covid-19, et affublant des personnalités françaises de pictogrammes prenant la forme d'une équerre et d'un compas entrelacés et/ou d'une étoile de David, celle placée à côté de la photo d'Emmanuel Macron étant assortie d'un point d'interrogation – on n'est jamais trop prudent.

En matière de complotisme, on l'a compris, l'antisémitisme est un peu l'éléphant dans la pièce. Est-ce parce que « l'une des marques de l'antisémitisme est sa capacité à croire des histoires qui ne peuvent pas être vraies » comme le notait Orwell ?

Toujours est-il que les entrepreneurs de politisation complotiste les plus influents sont, au mieux des personnes ne nourrissant pas la moindre prévention à l'égard de l'antisémitisme, au pire des antisémites patentés, – comme en témoignent la multiplication et la déclinaison, dans plusieurs visuels à caractère antisémite, d'un pronom en apparence innocent, « qui », suivi d'un point d'interrogation.

Tout commence en avril 2021. Dominique Delawarde, un général à la retraite, fait partie de la vingtaine de signataires de la

fameuse « tribune des militaires » sur le « délitement » de la France publiée dans Valeurs Actuelles. Quelques mois plus tôt, l'ancien officier avait publié sur Réseau Voltaire, le site de l'auteur complotiste Thierry Meyssan, un article portant sur l'élection présidentielle américaine. Alors que Donald Trump et ses partisans refusaient obstinément de reconnaître la victoire de Joe Biden, Delawarde, qui partageait la conviction que l'élection avait d'une manière ou d'une autre été volée, s'inquiétait des agissements de « la meute médiatique », coupable selon lui de vouloir court-circuiter la volonté populaire. À trois reprises, il use à propos de cette « meute médiatique » de la formule allusive : « dont nous savons qui la/les contrôle ». Et si jamais les choses n'étaient pas encore suffisamment claires pour le lecteur, Delawarde ajoute que si Joe Biden devait être élu, « il serait sous influence et ne prendrait ses décisions que sur les conseils et le « contrôle étroit » de son entourage proche, émanation du « Deep State » et composé de « mondialistes » purs et durs. C'est [...] cet entourage qui gouvernerait, en fait, les USA. [...] L'étude approfondie de cet entourage (biographies, ascendances, réseaux et communauté d'appartenance) serait très révélateur [sic] mais, hélas, peu surprenant [sic]. Nous avons les mêmes chez nous. Il faudrait donc s'attendre à une multiplication des ingérences agressives US aux Proche et Moyen-Orients (Liban, Syrie, Irak, Iran), au profit d'Israël bien sûr [...] ».

Le 19 juin 2021, lors d'un débat sur CNews, Delawarde est invité à clarifier ses écrits. Il tente d'éviter. Claude Posternak le somme alors d'expliquer l'identité de ceux qui, selon lui, contrôleraient les médias. À plusieurs reprises, il le presse de répondre par

cette question : « Qui ? ». Et le général de lâcher : « la communauté que vous connaissez bien ».

La séquence aura une postérité considérable sur les réseaux sociaux, la question « Qui ? » et le visage de Posternak figé dans une grimace de vocifération ne tardant pas à se transformer en même antisémite. On retrouve les trois lettres du « Qui ? » à l'été 2021, sur des pancartes de manifestants anti-pass sanitaire, souvent associées au slogan « Stop au génocide gaulois ». Une pancarte portée par un individu dissimulant intégralement son visage sous un masque à l'effigie d'une tête de corneille, affirme : « Qui nous esclavagise avec le « pass sanitaire » ; qui nous empoisonne, nous tue avec le vaccin ; qui prendra le train grâce à la révolte des « Gentils » ; #StopGénocideGaulois ».

Les références à la déportation des Juifs et à la révolte des « Gentils » (de l'hébreu goyim, qui désigne les non-juifs) rendent le message limpide. Pariant sans doute sur les facultés de décryptage limitées de ceux à qui il la destinait, l'auteur de cette pancarte a cependant cru devoir encore enfonce le clou, prenant le soin de remplacer le point du « i » du mot « Qui » par... une étoile de David.

Tous ces exemples sont parfaitement représentatifs de la technique dite du « sifflet pour chien » (dog whistle en anglais), qui tire sa dénomination de ces sifflets à ultrason émettant sur une fréquence inaudible pour les humains et utilisés pour le dressage des canidés. Par analogie, la Dog Whistle Politics, titre d'un ouvrage du professeur

de droit public américain Ian Haney López publié en 2014 chez Oxford University Press, se présente comme une stratégie discursive consistant à user d'une communication équivoque conférant à ses propos un double niveau de lecture où le sens de ce qui est sous-entendu compte davantage que ce qui est effectivement dit ou écrit. Et offrant surtout la possibilité d'esquerir, avec un peu de chance, toute condamnation judiciaire.

Outre qu'il joue sur la connivence qu'impliquent des références connues des seuls initiés, le recours au dog whistle est aussi un moyen, sur Internet, d'échapper aux fourches caudines de la modération des plateformes. Au fond, c'est une stratégie rhétorique qui permet de laisser libre cours à ses penchants antisémites sans avoir l'air d'y toucher : dans le cas où l'on se ferait rattraper par la patrouille, la dénégation reste toujours possible, le contrevenant disposant même d'une option de riposte consistant à accuser son contradicteur de paranoïa : « Faites-vous soigner mon ami, vous voyez vraiment des racistes/antisémites partout ! ».

Comment se fait-il que les Juifs figurent de si bons candidats à l'idéation complotiste ? La réponse à cette question est à chercher dans l'exploration de la condition juive elle-même.

Un roman qui servit de source d'inspiration aux Protocoles des Sages de Sion met en scène un rabbin qui prononce un discours dans le cimetière juif de Prague, révélant un vaste complot de la synagogue contre la civilisation européenne³¹. « Si le Juif est dis-

³¹. Hermann Godsche (sous le nom de sir John Radcliff), *Biarritz*, 1868.

persé sur toute la Terre, c'est que toute la Terre doit lui appartenir » clame le rabbin³².

Dans la conférence qu'il donne en 1995 sur l'« Ur-fascisme », Umberto Eco note que « le moyen le plus simple de faire émerger un complot consiste à en appeler à la xénophobie. Toutefois, le complot doit également venir de l'intérieur. Aussi les juifs sont-ils en général la meilleure des cibles puisqu'ils présentent l'avantage d'être à la fois dedans et dehors »³³. La condition historique des Juifs fournirait ainsi une sorte de base objective à l'argument antisémite selon lequel ils ourdiraient un projet de domination mondiale.

Le fait est que les Juifs sont – presque – partout. L'antisémite trouve d'ailleurs un allié objectif inattendu dans le philosémite qui s'époumone à essayer de nier que les Juifs soient effectivement « partout ». Car en s'ingéniant à faire porter le débat sur ce point (« Les Juifs sont-ils vraiment partout ? – Bien sûr que non, voyons, [répond le philosémite], qu'allez-vous donc chercher là ? ! »), c'est comme s'il concédait qu'il y a bien, en effet, quelque chose d'indéfendable dans la circonstance d'être à la fois Juif et partout. L'État d'Israël, parce que les Juifs n'y sont pas minoritaires, est ainsi le seul endroit où les Juifs sont littéralement partout sans que nul ne s'en émeuve. Qu'y aurait-il de mal à ce que les Juifs soient partout ? Est-ce que les choses se passent si mal quand le nombre de Juifs dans un domaine ou dans un lieu donné devient trop important ? (renseignement pris, l'indice de développement humain en Israël est dans

la moyenne de celui des pays développés) ;

Constituant une minorité dans tous les pays où ils sont établis, les Juifs sont perçus, depuis l'Antiquité, comme des étrangers au reste de la nation. Jusqu'à la Révolution, qui les émancipe, ils constituent en France une Nation dans la Nation. Depuis lors, le préjugé antisémite les considère comme un corps distinct du corps national, ne participant pas de l'expérience française. Mais les Juifs sont aussi perçus par l'imaginaire antisémite comme étant au-dessus (« peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur » a dit le Général de Gaulle...). Parce qu'ils symbolisent, à un niveau fantasmatique, à la fois ceux du dehors et ceux d'en-haut ; ils cristallisent sur eux les deux grands discours d'accusation complotiste traditionnels. Les Juifs seraient ainsi menaçants à un double titre. En tant qu'anywhere (de partout, par opposition aux somewhere, ceux qui sont de quelque part) et en tant qu'insiders, « parce qu'ils sont étrangers, ce sont des traîtres en puissance. Parce qu'ils sont au-dessus de nous, ils peuvent nous écraser ».

Une seconde raison qui vient renforcer l'inquiétude à l'égard des Juifs : leur insaisissabilité, pareille à celle d'un spectre. Dru-mont, en son temps, avait vendu la mèche : « le Juif dangereux, c'est le Juif vague », celui qui, sortant de l'ombre, peut nous frapper à tout moment, sans qu'on s'y attende. On ne sait pas immédiatement en effet qui est Juif. D'où l'obsession des antisémites à les marquer d'un signe distinctif : la rouelle au Moyen-Âge, l'étoile à six branches sous

^{32.} Voir Pierre-André Taguieff, *La Foire aux illuminés*, Mille et une nuits, 2005.

^{33.} Umberto Eco, *Reconnaitre le fascisme*, Grasset, 2017, pages 40-41.

l'Occupation. D'où, également, ces tentatives vaines d'attribuer aux Juifs un type morphologique unique comme l'illustre cet ouvrage, publié au début du XX^e siècle par un certain « Docteur Celticus », qui se proposait de fixer les dix-neuf « tares » physiques des Juifs (nez, lèvres, yeux, oreilles, etc.³⁴).

Au début des années 2010, il arrivait fréquemment qu'une requête relative à une personnalité sur Google soit automatiquement associée au mot « Juif ». Avant d'être finalement corrigée par Google, la saisie semi-automatique du moteur de recherche proposait par exemple le mot « juif » après que l'on avait renseigné « François Hollande » dans le champ de saisie³⁵. Cette suggestion, qui reflétait les biais de recherches des utilisateurs eux-mêmes, indique que de nombreux internautes cherchaient à savoir si François Hollande était juif (il est inutile de préciser qu'aucun phénomène similaire n'a été enregistré concernant le mot « chrétien » par exemple).

En août 2021, le Parquet a ouvert une enquête sur le site jesuispartout.com (une référence transparente à un titre de presse collaborationniste) qui s'attachait à recen-

ser les personnes juives ou réputées l'être dans les médias, la politique, l'économie, etc., comme si les Juifs étaient une sorte de gangrène contagieuse contre lequel le corps social devait se prémunir.

L'obsession antisémite, qui fait voir des Juifs partout – y compris là où ils ne sont pas –, qui pousse certains à en faire la cartographie, à en dresser (comme Alain Soral) des listes ou encore à dénombrer les prix Nobel juifs, repose sur le refus d'accepter que la fameuse « réussite » des Juifs puisse tenir à leurs mérites propres – individuels ou collectifs. Sur l'incapacité, également, de penser leur trajectoire historique singulière, marquée par l'adversité. Il faut que leur présence dans tel ou tel secteur d'activité ait un parfum d'effraction, de casse, de hold-up... Les Juifs étant perçus comme mauvais et illégitimes, ils ne peuvent, aux yeux de l'antisémite, former ensemble autre chose qu'une « association de malfaiteurs » (qui, dans la langue du droit américain, se traduit par « conspiracy »).

L'antisémitisme nous instruit au fond sur le complotisme : il atteste que la théorie du complot, loin d'être le symptôme d'une confiance trahie, n'est que l'habillage pseudo-rationnel de hantises honteuses et inavouables.

34. Docteur Celticus, *Les 19 Tares corporelles visibles pour reconnaître le juif*, Librairie antisémite, 1903.

35. Emmanuelle Anizon, « Et François Hollande, il est juif ? », *Télérama*, 22 octobre 2010.

Pistes bibliographiques

La littérature sur le complotisme est foisonnante.
Voici une sélection de quelques livres :

↳ **Luc Boltanski,**
Énigmes et complots – Une enquête à propos d'enquêtes,
 Paris, Gallimard, 2012

Qu'ont en commun le détective de roman policier ou d'espionnage, le paranoïaque, le sociologue et le complotiste ? Tous sont des passionnés de l'enquête. À travers un travail rigoureux et original de comparaison, Luc Boltanski interroge les raisons de l'enquête et son rapport avec les sociétés démocratiques.

↳ **Gérald Bronner,**
Déchéance de rationalité,
 Paris, Grasset, 2019

Gérald Bronner a présidé en 2021 une commission intitulée « Les Lumières à l'ère du numérique » qui a remis son rapport au gouvernement en 2022. Elle traitait en particulier du phénomène du complotisme. Sociologue de la croyance, s'intéressant à la vogue des réseaux sociaux et à la dissémination de l'information sur Internet comme au fonctionnement du cerveau et à nos habitus cognitifs, la question de la radicalisation et du complotisme est un fil rouge de son travail.

↳ **Gérald Bronner,**
Apocalypse cognitive,
 Paris, PUF, 2021
 ↳ **Gérald Bronner,**
La Démocratie des crédules,
 Paris, PUF, 2013

↳ **Julien Cueille,**
Le Symptôme complotiste : Aux marges de la culture hypermoderne,
 Eres, 2020

Une approche originale – entre la sociologie, l'anthropologie et la psychanalyse – de la question complotiste. Fort de son expérience d'enseignant, Julien Cueille interroge la valeur de symptôme de ce phénomène : que révèlent de notre culture hypermoderne ce goût de la transgression et cette fascination pour les « vérités » alternatives et ésotériques ?

► **Richard Hofstadter,**
Le Style paranoïaque :
Théories du complot et
droite radicale en Amérique
[1952],

Paris, François Bourin, 2012

Dans ce texte ayant fait date, Richard Hofstadter analyse une tendance récurrente de la politique américaine : la mobilisation autour de la crainte d'une conspiration aux traits démoniaques, qui appelle en retour une grande croisade morale. Véhémence, irrationalité et ressentiment, difficile de ne pas percevoir dans ce tableau certains échos de la situation politique actuelle.

► **Fredric Jameson,**
La Totalité comme
complot – Conspiration et
paranoïa dans l'imaginaire
contemporain,

Paris, Les prairies ordinaires,
2007

Dans ce classique de la théorie sociale, Jameson nous donne à comprendre l'omniprésence et la prolifération du thème du complot dans l'imaginaire contemporain, en particulier aux États-Unis.

► **Léon Poliakov,**
La causalité diabolique,
Paris, Calmann-Lévy/
Mémorial de la Shoah, 2006

Entre l'essai et la somme historique, Léon Poliakov propose dans ce classique une réflexion sur l'origine de la démonisation et de la persécution des groupes humains.

► **Rudy Reichstadt,**
L'opium des imbéciles – Essai
sur la question complotiste,
Paris, Grasset, 2019

Le complotisme est une arme politique et les théories du complot cachent des idéologies. Rudy Reichstadt, animateur de Conspiracy Watch, critique ceux qui diffusent des théories du complot comme ceux qui leur trouvent des excuses. Il montre comment une économie prospère du complotisme s'est mise en place au cours des dernières années, avec ses dealers et ses consommateurs.

↓ Edgar Szoc,

Inspirez, conspirez – Le complotisme au XXI^e siècle,
Bruxelles, La Muette, 2016

Un ouvrage synthétique qui fait le bilan des recherches universitaires les plus récentes, notamment anglo-saxonnes, afin de chercher une explication à la tendance humaine, bien plus ancienne que les réseaux sociaux, à expliquer le cours du monde par d'obscures machinations.

↓ Pierre-André Taguieff,

La foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme,
Paris, coll. « Essai », Mille et une nuits, 2005

La Foire aux illuminés porte sur la production, la circulation et la réception des produits culturels ésotériques et complotistes et constitue une réflexion sur les formes contemporaines du croire hors des frontières strictes du religieux institutionnel non moins que du champ idéologico-politique.

↓ Pierre-André Taguieff,

Court traité de complotologie,
Paris, Mille et une nuits, 2013

L'Histoire universelle est remplie de complots réels, qui ont abouti ou échoué. Mais elle est aussi pleine de complots fictifs ou imaginaires attribués à des minorités actives (francs-maçons, jésuites, Juifs, lobbies) ou aux autorités en place (gouvernements, services secrets, etc.). Ces entités, supposées maléfiques et dotées de très grands pouvoirs, sont des objets de croyances collectives depuis plus de deux siècles. Les schémas anciens, qui ont beaucoup servi au XX^e siècle, ne cessent d'être réinvestis : ils traduisent un état psychosocial que Pierre-André Taguieff observe et analyse dans ce texte.

↓ Johanne Villeneuve,

Le sens de l'intrigue ou La narrativité, le jeu et l'invention du diable,
Laval, PUL, 2004

Un ouvrage foisonnant, qui interroge la prégnance de l'intrigue dans les narrations modernes, du double de Dostoïevski au cinéma de Pasolini, en passant par les manigances de Machiavel. On retiendra en particulier les développements sur l'imaginaire de la conspiration dans la littérature, ainsi que le détournement par l'Inquisition et les premières craintes d'un monde infiltré par les agents du Malin.

Les Études du Crif

Dans la même collection :

Pierre-André Taguieff

Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie et mythe du complot

N° 1 · juillet 2003 · 36 pages

Marc Knobel

La Capjpo : une association pro-palestinienne très engagée ?

N° 2 · septembre 2003 · 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk

Opération 1005. Des techniques et des hommes au service de l'effacement des traces de la Shoah

N° 3 · décembre 2003 · 44 pages

Joël Kotek

La Belgique et ses Juifs : de l'antijudaïsme comme code culturel à l'antisionisme comme religion civique

N° 4 · juin 2004 · 44 pages

Jean-Yves Camus

Le Front national : état des forces en perspective

N° 5 · novembre 2004 · 36 pages

Georges Bensoussan

Sionismes : Passions d'Europe

N° 6 · décembre 2004 · 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger,**Monseigneur Jean-Pierre Ricard,****Monseigneur Philippe Barbarin**

L'église et l'antisémitisme

N° 7 · décembre 2004 · 24 pages

Ilan Greilsammer

Les négociations de paix israélo-palestiniennes : de Camp David au retrait de Gaza

N° 8 · mai 2005 · 44 pages

Didier Lapeyronnie

La demande d'antisémitisme : antisémitisme, racisme et exclusion sociale

N° 9 · septembre 2005 · 44 pages

Gilles Bernheim

Des mots sur l'innommable... Réflexions sur la Shoah

N° 10 · mars 2006 · 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann

Les fondements religieux et symboliques de l'antisémitisme

N° 11 · mars 2007 · 36 pages

Iannis Roder

L'école, témoin de toutes les fractures

N° 12 · novembre 2006 · 44 pages

Laurent Duguet

La haine raciste et antisémite tisse sa toile en toute quiétude sur le Net

N° 13 · novembre 2007 · 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonneau et Dina**Lahlou**

Les détours du rapprochement judéo-arabe et judéo-musulman à travers le monde

N° 14 · mai 2008 · 52 pages

Raphaël Draï

Les avenirs du peuple juif

N° 15 · mars 2009 · 44 pages

Gaston Kelman

Juifs et Noirs dans l'histoire récente – Convergences et dissonances

N° 16 · mai 2009 · 40 pages

Jean-Philippe Moinet

Interculturalité et Citoyenneté : ambiguïtés et devoirs d'initiatives

N° 17 · février 2010 · 28 pages

Françoise S. Ouzan

Manifestations et mutations du sentiment anti-juif aux États-Unis : Entre mythes et représentations

N° 18 · décembre 2010 · 60 pages

Michaël Ghnassia

Le boycott d'Israël : Que dit le droit ?

N° 19 · janvier 2011 · 32 pages

Pierre-André Taguieff

Aux origines du slogan « Sionistes, assassins ! » Le mythe du « meurtre rituel » et le stéréotype du Juif sanguinaire

N° 20 · mars 2011 · 66 pages

Dr Richard Rossin

Soudan, Darfour ; les scandales...

N° 21 · novembre 2011 · 32 pages

Gérard Fellous

ONU, la diplomatie multilatérale : entre gesticulation et compromis feutrés...

N° 22 · janvier 2012 · 52 pages

Michaël de Saint Cheron

Les écrivains français du XX^e siècle et le destin juif...

N° 23 · juin 2012 · 56 pages

Éric Keslassy et Yonathan Arfi

Un regard juif sur la discrimination positive

N° 24 · mai 2013 · 64 pages

Michel Goldberg et Georges-Elia Sarfati

Une pièce de théâtre antisémite à La Rochelle

N° 25 · octobre 2013 · 60 pages

Mireille Hadas-Lebel

Le peuple juif et l'État d'Israël ont-ils été inventés ?

N° 26 · novembre 2013 · 16 pages

Georges-Elia Sarfati

Lorsque l'Union Européenne nous éclaire sur sa « face sombre » : quelques enjeux du projet de loi-cadre contre la circoncision assimilée à une mutilation sexuelle.

N° 27 · décembre 2013 · 40 pages

70 ans du Crif

1944-2014 : Recueil de textes

Hors-série · janvier 2014 · 116 pages

Gérard Fellous

La laïcité française : l'attachement du judaïsme

N° 28 · mars 2014 · 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve de l'antisémitisme : y a-t-il un avant et un après ?

N° 29 · mai 2014 · 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme : Mots, masques, sens, stratégie, acteurs, histoire

N° 30 · juin 2014 · 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue

N° 31 · octobre 2014 · 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH), cancer d'un monde arabo-musulman en recomposition

N° 32 · novembre 2014 · 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le messianisme comme réponse à l'antisémitisme

N° 33 · décembre 2014 · 40 pages

Valérie Igouinet

Le négationnisme : histoire d'une idéologie antisémite (1945-2014)

N° 34 · février 2015 · 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à Gaza : Journal d'une guerre de 100 jours

N° 35 · mai 2015 · 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde : Le racisme supra-national en Europe et aux États-Unis dans la première moitié du XX^e siècle

N° 36 · juillet 2015 · 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste contemporaine : un défi majeur

N° 37 · septembre 2015 · 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre les Juifs

N° 38 · octobre 2015 · 52 pages

Valérie Igouinet et Stéphane Wahnich

FN : une duperie politique

N° 39 · novembre 2015 · 56 pages

Jacques Tarnéro

Migrations contemporaines du récit sur le « signe juif » : Entre fascination, admiration, condamnation. Une question irrecevable

N° 40 · mars 2016 · 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive) a-t-elle un avenir en France ?

N° 41 · juin 2016 · 64 pages

Éric Keslassy

Comprendre la guerre des mémoires

N° 42 · octobre 2016 · 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale, c'est la République ! Les cinq piliers républicains qui font le socle, à consolider, de l'identité française.

N° 43 · janvier 2017 · 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers fondamentaux du Hamas et leur transmission par le biais de la chaîne télévisée Al-Aqsa

N° 44 · mars 2017 · 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de Malraux avec le peuple juif, « parrain de l'Europe »

N° 45 · juillet 2017 · 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exception marocaine ? »

N° 46 · octobre 2017 · 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité : les peintres juifs à Paris

N° 47 · janvier 2018 · 40 pages

Annick Duraffour et Pierre-André Taguieff

Céline contre les Juifs ou l'école de la haine

N° 48 · mars 2018 · 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis de la République Française : Sur quelques enjeux du discours du président Emmanuel Macron lors de la Commémoration de la Rafle du Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017)

N° 49 · juillet 2018 · 36 pages

Johann Chapoutot

Le sang et la science : L'organisation Ahnenerbe (« héritage des ancêtres »), les « Germains » et les Juifs (1935-1945)

N° 50 · novembre 2018 · 40 pages

Anastasio Karababas

Sur les traces des Juifs de Grèce

N° 51 · décembre 2018 · 52 pages

Laurent Joly

Vichy, les nazis et la persécution des Juifs

N° 52 · février 2019 · 58 pages

Iannis Roder

La fin d'une illusion pour une approche renouvelée de l'enseignement de l'histoire de la Shoah

N° 53 · mars 2019 · 36 pages

Marc Knobel

40 ans d'histoire d'une propagande de haine et d'antisémitisme

N° 54 · juin 2019 · 84 pages

Sandrine Szwarc

La naissance de l'intellectuel juif d'expression française

N° 55 · septembre 2019 · 48 pages

Élise Petit

Des usages destructeurs de la musique dans le système concentrationnaire nazi

N° 56 · novembre 2019 · 40 pages

Michaël Iancu

Les juifs des terres d'Oc

N° 57 · janvier 2020 · 56 pages

Georges Elia-Sarfati et Pierre-André Taguieff

Le sionisme comme réalité historique et comme fantasme, ou la réinvention de la judéophobie

N° 58 · janvier 2020 · 136 pages

Joseph Voignac

Les débuts du secondaire juif en France :
la fondation de l'École Maïmonide
(1935-1939)

N° 59 · juin 2020 · 48 pages

Jean-Pierre Allali

Les Juifs de Tunisie : Deux mille ans
d'une belle histoire

N° 60 · juillet 2020 · 64 pages

Alain Pagès

L'affaire Dreyfus : Une Histoire
Médiatique

N° 61 · octobre 2020 · 52 pages

Michaël de Saint Cheron

Le judaïsme en dialogue avec l'Inde
et l'Asie

N° 62 · février-mars 2021 · 40 pages

Jacques Amar

La loi au-dessus de la foi ?

N° 63 · avril-mai 2021 · 60 pages

Daniella Pinkstein

La poésie juive en dialogue

N° 64 · novembre 2021 · 96 pages

Retrouvez les numéros

des **ÉTUDES DU Crif** au format PDF sur :

www.crif.org